



Master 2 Biodiversité, Ecologie et Evolution (BEE), Parcours Société et Biodiversité (SEB)

Finalité Transformations et Transitions Socio-Ecologiques (TTSE)

Année universitaire 2024-2025

Mémoire de recherche (Stage de Master 2)

"Dans quelle mesure les savoirs et pratiques agricoles locaux mobilisés dans les fa'a'apu de la presqu'île de Tahiti peuvent-ils favoriser l'adaptation du territoire face aux impacts du changement climatique ?"



Fa'a'apu de la presqu'île de Tahiti (Chloé Delbove, 2025)

Mémoire réalisé par **Chloé DELBOVE**, soutenu le 08/10/2025 au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris.

Structure de stage : IRD (Institut de Recherche pour le Développement) pour le Projet CLIPSSA (Climat du Pacifique, savoirs locaux et stratégies d'adaptation), UMR ESPACE DEV, Nouvelle-Calédonie, Nouméa. Terrain d'étude réalisé à Tahiti, Polynésie Française.

Encadrantes : Maya LECLERCQ Post-doctorante en socio-anthropologie, Catherine SABINOT Anthropologue et ethnoécologue

Tutrice académique : Nelly PARÈS, Sociologue, Maître de conférences et co-responsable du Master 2 SEB – TTSE

Table des matières

Table des matières	2
Table des figures	3
Table des abréviations	4
Glossaire en tahitien	4
Remerciements	5
Introduction	6
Cadrage théorique et conceptuel	8
Matériel et méthodes	10
1. Cadre et objectifs du stage	10
2. Production de données	10
3. Analyse des données produites	14
4. Limites	14
Résultats et analyses	15
I. Les fa'a'apu comme espaces d'apprentissage, de transmission et de circulation des savoirs et pratiques agricoles	15
1.1. Histoire, diversité et rôles multiples des fa'a'apu sur la presqu'île de Tahiti	15
1.2. Savoirs et pratiques agricoles en circulation : des trajectoires d'apprentissages et de transmissions multiples	19
1.3 La transmission et la circulation des savoirs : un processus sous tension ?	27
II. Les fa'a'apu comme espaces d'expérimentation et d'adaptation face aux défis climatiques	30
2.1. Les perceptions du changement climatique à l'échelle des fa'a'apu : entre ressentis et observations	31
2.2. Émergence d'adaptations dans les fa'a'apu face aux contraintes climatiques	33
2.3. Potentiels et limites des adaptations agricoles locales dans une perspective de résilience à l'échelle territoriale	40
Conclusion	42
Bibliographie	44
Annexes	48
Résumé – Abstract	63

Table des figures

Figure 1 : Carte représentant la localisation des sites d'entretiens et observations réalisées lors de la mission 2025 en Polynésie Française, Tahiti. (Chloé Delbove, 2025, QGIS)

Figure 2 : Extrait du tableur Excel de l'ensemble de l'échantillon (Chloé Delbove, 2025)

Figure 3 : Atelier de restitution du 25 juin à Taravao, exemple de production "Dessine ton fa'a'a'apu" (Maya Leclercq, 2025)

Figure 4 : Photographie d'un fa'a'a'apu de 20m2, avec la table de semis en hauteur (Chloé Delbove, 2025)

Figure 5 : Calendrier de la pharmacie avec en bas à droite, les différents cycles de la lune (Chloé Delbove, 2025)

Figure 6 : Types de composts (de gauche à droite) : déchets végétaux en décomposition, compost de poisson "fish", lombricompost (Chloé Delbove, 2025)

Figure 7 : (De gauche à droite) Protection des semis mis en hauteurs et couverts par une bâche, test d'une nouvelle variété de graines récupérée auprès d'un autre agriculteur (Chloé Delbove, 2025)

Figure 8 : Exemple d'une adaptation face aux fortes pluies (Chloé Delbove, 2025)

Table des abréviations

ADIE : Association pour le droit à l'initiative économique.

CAPL : Chambre de l'Agriculture et de la Pêche Lagonaire.

CFPPA : Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricoles de Polynésie française.

CLIPSSA (projet) : Climat du Pacifique, Savoirs Locaux et Stratégies d'Adaptation.

CPS : Communauté du Pacifique. C'est une organisation internationale scientifique et technique du Pacifique, qui a pour mission l'aide au développement.

DAG : Direction de l'agriculture.

FIA : Formation à l'installation agricole.

IRD : Institut de recherche pour le développement.

SEFI : Service de l'emploi, de la formation et de l'insertion professionnelles. C'est le Pôle Emploi local.

Glossaire en tahitien

Ce glossaire a été construit à partir du travail de ma collègue Moeana, de mes rencontres sur le terrain et de mes recherches diverses :

Fa'a'apu : Champ, exploitation, culture

Faire par derrière quelqu'un : Désigne le fait qu'on est emmené par une personne dans le but d'apprendre quelque chose, par exemple si l'on demande à quelqu'un comment il a appris à cultiver le taro il répond "Je faisais par derrière mon papa"

Fe'i : Banane plantain

Fenua : La terre, le sol (« protéger le fenua, made in fenua, produits du fenua »)

Mā'ohi : Tahitien, Tahitienne

Mā'a ou **maa** : Nourriture (faire son mā'a = préparer son repas, donner du mā'a = donne à manger pour désigner que les fruits/légumes poussent en gros)

Mapé : chataîgnier tahitien

Piquer : avoir envie de faire quelque chose, par exemple : “ça me pique de manger du poisson”, “ça m’a piqué de faire un évier dehors”.

Popa’ā : Utilisé pour désigner les étrangers, les “Blancs” (peut avoir une connotation péjorative selon son utilisation).

Taro : Patate polynésienne

Ufi : Igname

Uru : L’arbre à pain

Remerciements

Je souhaite adresser ma plus sincère gratitude à toutes les personnes que j'ai pu rencontrer et avec qui nous avons discuté lors de mon terrain à Tahiti : je pense aux agricultrices et agriculteurs (je ne peux dire vos noms mais vous vous reconnaîtrez), aux agents de la DAG et de la CAPL, à la famille qui m'a accueillie et à toutes les autres rencontres fortuites tout au long de ces deux mois de terrain. Vous m'avez toutes et tous énormément touchée et émue et j'ai beaucoup appris à vos côtés, bien au delà du “travail”. J'espère que ce mémoire sera à la hauteur des récits que vous m'avez partagés. Comme nombreux d'entre vous me l'ont dit lors de mon départ, j'aurai toujours une famille de cœur à Tahiti qui m'attend alors j'espère revenir vous rendre visite au plus vite ! *Mauruuru !*

Merci à mes encadrantes, Catherine et Maya, de m'avoir offert cette opportunité de stage extrêmement enrichissante au sein du projet CLIPSSA. Je tiens tout particulièrement à remercier mes collègues stagiaires et doctorants - Moeana, Ida, Samson, Amandine et Baptiste - qui ont rendus ces journées de travail joyeuses et rigolotes, et avec qui nous nous sommes soutenus etentraidés tout au long de ce stage. Merci à Marc pour sa gentillesse et sa bienveillance au quotidien. Merci à Fleur, Stéphanie et Véronique pour leur gentillesse et leur accompagnement tout au long de ce stage.

Un grand merci à ma famille et mes ami.es de m'avoir soutenue et accompagnée tout au long de ce stage. Merci à toi Simon, tu m'as toujours inspiré avec ta passion pour les sciences et tu as continué de veiller sur moi cette année. Enfin, un immense merci à Nelly Parès pour son soutien indéfectible et sa disponibilité tout au long de ce stage : nos échanges ont été extrêmement enrichissants tout au long de ce travail et je suis reconnaissante d'avoir été encadrée par vous, j'ai beaucoup appris. Vous êtes celle qui me donne envie de poursuivre (peut être) une carrière dans la recherche, merci d'avoir cru en moi lorsque j'ai eu des doutes. Merci également à Anne-Caroline Prévot, pour son accompagnement et ces deux années de master incroyables !

Introduction

A here i to òe fenua.

A here i to òe âià.

Inaha, ia here hoì òe ia na ra,

Ua here ia òe ia òe iho.

-

Aime ta terre.

Aime ta patrie.

Car, lorsque tu l'aimeras,

Alors [c'est] toi-même [que] tu auras aimé.

Extrait du poème de Henri Hiro "la ora te natura", traduction issue de l'esquisse de thèse de L.
Antonino Tihiri (2020)

Le changement climatique constitue un défi majeur pour les territoires insulaires du Pacifique, qui y sont particulièrement vulnérables : sécheresses, inondations, glissements de terrain, élévation du niveau de la mer, phénomènes extrêmes (Duvat et al, 2022 ; Lamaury et al, 2021 ; IMF Report, 2024). Les communautés locales, en particulier rurales, dépendent en partie de l'agriculture vivrière et de la pêche pour vivre (que ce soit pour l'autoconsommation ou la vente). Ainsi, elles sont profondément affectées par les impacts du changement climatique, qui modifient leurs environnements et rendent plus difficile l'accès aux ressources naturelles nécessaires à leurs activités culturelles et de subsistance (Post, 2018 ; Ghahramani et al., 2020 ; Cochran et al., 2014 ; Kim, 2011). L'urbanisation croissante, l'augmentation de la population dans les villes et la dépendance accrue aux importations¹ font également partie des pressions sur les systèmes alimentaires. (Pacific Community, 2021).

Face à ces contraintes, il apparaît nécessaire de réfléchir à la construction de systèmes alimentaires résilients, afin de garantir la sécurité alimentaire du territoire, qui se définit par : "Toutes les personnes ont, à tout moment, un accès physique et économique à une quantité suffisante d'aliments sains et nutritifs pour satisfaire leurs besoins nutritionnels et leurs préférences alimentaires pour mener une vie saine et active."² (Pinstrup-Andersen, 2009). Pour les construire, il est nécessaire de comprendre à la fois les facteurs socio-économiques et biophysiques qui

¹ "Selon une étude publiée par l'ADEME en mai 2022, seuls 28 % des aliments consommés en Polynésie française sont produits localement, dont 16 % issus de l'autoconsommation et 12 % de la production locale commerciale" (Assemblée nationale, 2023)

² Traduit de l'anglais, traduction personnelle

composent les systèmes alimentaires, ainsi que leurs interactions (Trudinger et al, 2023). Ce mémoire adopte ainsi une approche allant au-delà de la vision du système alimentaire comme simple structure productive, et l'aborde aussi comme un espace façonné par des savoirs, des pratiques et des dynamiques socio-culturelles.

Parmi les systèmes agricoles du territoire, on retrouve notre objet d'étude : les fa'a'apu³, jardins potagers traditionnels⁴ en Polynésie, qui jouent un rôle dans la production alimentaire et dans la transmission des savoirs et pratiques agricoles locaux. Les savoirs locaux peuvent être définis comme un "ensemble des connaissances qui se transmettent et circulent au sein d'une localité (*leur origine pouvant être extérieur à la localité*). Il peut s'agir de savoirs traditionnels transmis culturellement, expérientiels (issus d'expériences personnelles ou collectives), institutionnels (*cela inclut les savoirs dits scientifiques*), acquis par l'éducation formelle (école, formations), *les proches (familles, amis, entourage, rencontres)* ou encore les médias⁵ " (Jean Marie & Sabinot, 2025). Les savoirs et pratiques locaux sont façonnés à travers l'environnement (à la fois naturel et socio-culturel) dans lequel les populations locales évoluent, et connaissent des dynamiques de transformation : ils circulent, parfois se perdent ou se réinventent au contact d'autres logiques. Le défi n'est donc pas seulement de préserver ces savoirs et pratiques agricoles, mais de comprendre comment ils existent, évoluent, et s'adaptent dans un monde en mutation. Ils ne sont pas des représentations abstraites que l'on pourrait isoler, comparer ou transférer d'un contexte à un autre sans transformation. Ils sont profondément ancrés dans des pratiques quotidiennes, des rapports au milieu, et des expériences vécues. (Blanc & Mariani, 2022). Ils participent à la construction de l'identité individuelle tout en ancrant l'individu dans une culture partagée, propre à un groupe social, au sein duquel ils se transmettent. (Sabinot, 2008)

Les savoirs locaux – longtemps ignorés et considérés comme secondaires dans les approches agricoles conventionnelles⁶ - font aujourd'hui l'objet d'une revalorisation en tant que ressources essentielles pour renforcer la résilience des systèmes agricoles (Tittonell et al., 2016), en raison de leur pertinence et leur capacité d'évolution. La combinaison de modes de connaissances (dont font

³ Selon le dictionnaire de l'Académie Tahitienne : FA'A'APU, adj. Qui cultive (s'emploie avec des noms communs de personne : feiā, ta'ata, vahine...) FENUA FA'A'APU = Terrain de culture, champ ; n.c. 1) - Plantation. 2)- Cultivateur. 3)- v.t. Cultiver. L'usage quotidien privilégie désormais le terme fa'a'apu, au détriment de l'expression fenua fa'a'apu, que je n'ai pas rencontré lors de mon terrain.

⁴ Roué (2012) exprime que le terme de « savoir traditionnel » est souvent mobilisé dans des cadres institutionnels ou scientifiques avec une connotation passéiste et réductrice, qui tend à nier la dimension évolutive et la validité contemporaine de ces savoirs. J'utilise ce terme "traditionnel" car c'est celui mobilisé par les agriculteurs eux-mêmes pour désigner des savoirs et pratiques transmis de génération en génération, ancrés dans la culture tahitienne. Le terme local est plutôt celui utilisé par le projet CLIPSSA, afin de pouvoir parler de l'ensemble des savoirs mobilisés sur les 4 terrains d'étude.

⁵ Cette définition provient d'un rapport interne de CLIPSSA, rédigé par Samson JEAN MARIE et Catherine SABINOT. Les parties en italiques ont été rajoutées par mes soins pour que la définition soit plus adaptée à mon cas d'étude.

⁶ Par agriculture conventionnelle (ou intensive), comprendre ici les modèles agricoles dominants qui se caractérisent par un usage intensif de pesticides, une forte mécanisation, une augmentation de la taille des parcelles, l'usage de la monoculture et de forts impacts environnementaux.

partie les savoirs locaux) permet de créer des leviers puissants de résilience, transposable aux enjeux du changement climatique, notamment à travers les systèmes agricoles. (Berkes, 2009 ; Altieri et Nicholls, 2020 ; Kimmerer, 2013). Dans cette perspective, les fa'a'apu apparaissent comme des espaces emblématiques où se croisent une multitude de savoirs et de pratiques ancrés localement, tout en donnant à voir les mécanismes d'adaptation développés face au changement climatique.

Il s'agit aussi d'analyser leur portée réelle : ces savoirs et pratiques, bien que localisés, peuvent-ils contribuer à l'adaptation du territoire dans son ensemble ? C'est à partir de ce double constat — à la fois le potentiel et la fragilité des savoirs et pratiques agricoles locales face aux défis du changement climatique — que s'articule la problématique de ce mémoire : "Dans quelle mesure les savoirs et pratiques agricoles locaux mobilisés dans les fa'a'apu de la presqu'île de Tahiti, peuvent-ils favoriser l'adaptation du territoire face aux impacts du changement climatique ?"

De cette problématique émergent trois hypothèses principales : La première considère que les savoirs et pratiques agricoles mobilisés dans les fa'a'apu sont le fruit d'une combinaison de processus dynamiques d'apprentissage et de transmission. La deuxième suppose que ces savoirs et pratiques sont activement mobilisés pour faire face aux effets du changement climatique, en s'ajustant à des contraintes socio-environnementales mouvantes. La troisième avance que, bien qu'ancrées localement, ces pratiques peuvent potentiellement produire des effets systémiques en matière d'adaptation, en contribuant à une résilience élargie du territoire de Tahiti, à condition de lever un certain nombre d'obstacles.

Répondre à ces questions implique d'examiner dans une première partie les modes de transmission, d'apprentissage et de circulation des savoirs et pratiques agricoles, et dans une seconde partie leur mobilisation dans des pratiques d'adaptation face aux vulnérabilités environnementales et leur contribution à une résilience au niveau local et potentiellement territorial.

Cadrage théorique et conceptuel

Les définitions proposées ci-dessous ont été construites à partir de mes observations sur le terrain, des discussions en équipe et de recherches bibliographiques. Des définitions complémentaires peuvent être consultées en Annexe 6.

Nous avons défini plus tôt ce que sont les savoirs locaux. Concernant les pratiques locales, je les définis comme des choix, des habitudes ou des façons de faire, observées sur une localité définie, mises en place en fonction (entre autres) du type de production, des convictions de l'agriculteur, et

du contexte local. Par exemple, une pratique agricole consiste à utiliser, ou non, des engrais chimiques.

Je considère qu'il y a transmission des savoirs lorsqu'un individu ou un groupe de personnes peut montrer par les gestes ou parler d'un savoir qu'ils ont appris d'une institution, d'un ancien⁷, d'une observation etc. Elle peut avoir lieu de manière volontaire ou non (volontaire : on emmène son petit-fils au champs, involontaire : notre petit-fils nous observe travailler au loin). Selon Dominique Barjot, professeur d'histoire économique contemporaine, on peut distinguer deux voies de transmission : « d'une part l'imitation pure et simple, la reproduction à l'identique, génératrice de routine ; de l'autre, l'enseignement qui implique une certaine distance critique, une reformulation pédagogique, voire une remise en ordre ordinaire des savoirs. Consécutivement, cette reformulation peut être le fait de l'émetteur (transformation des savoirs), du récepteur (adaptation des savoirs à ses capacités ou à ses besoins). Enseignement scolaire et apprentissage (professionnel ou familial) peuvent évoluer entre ces deux extrêmes. » (Barjot, 2020). Je considère qu'il y a circulation des savoirs à partir du moment où il y a un mouvement : les savoirs se diffusent entre les individus, les groupes, et à travers les espaces, les échelles ainsi qu'au fil du temps.

Je considère que l'apprentissage d'un savoir ou d'une pratique a lieu lorsque ce dernier est mis en application. Par exemple, un grand père explique ou montre à son petit-fils comment planter - transmission, théorie - mais l'apprentissage a lieu lorsque ce dernier va le mettre en application et le reproduire par lui-même au champ -apprentissage-. Ces savoirs peuvent se matérialiser en savoir-faire, qui sont des compétences techniques applicables sur le terrain à partir de ses savoirs (par exemple savoir faire des semis, du compost, greffer un arbre fruitier, utiliser des outils agricoles).

En règle générale, une transmission peut mener à un apprentissage, mais ce n'est pas systématique et cela dépend d'un certain nombre de facteurs, notamment la confiance envers l'interlocuteur. L'intergénérationnel a une place très importante dans la transmission : en effet, les liens de confiance sont facilités, et mènent à une transmission et une mise en pratique plus aisées (Dorbe-Larcade, 2021). En revanche, la transmission ne se suffit pas à elle-même pour que l'apprentissage ait lieu. Plusieurs étapes sont nécessaires : tout d'abord l'acquisition de la connaissance de différentes manières (comme on l'a vu précédemment : à travers la famille, les expériences personnelles, les médias etc) mais qui demande à être appliqué, répliqué, testé, expérimenté, et c'est cet apprentissage-là qui pourra par la suite être transmis à d'autres personnes.

⁷ Les « anciens » et les « aînés » sont des termes utilisés profusément à Tahiti, pour désigner les personnes plus âgées, par exemple les parents, les grands parents etc.

Enfin, j'ai choisi d'utiliser sans distinction les termes *agriculteurs* et *cultivateurs* tout au long de ce mémoire pour désigner les personnes pratiquant le fa'a'apu (ou souhaitant le pratiquer à l'avenir), pour reprendre directement les termes utilisés par les personnes rencontrées. Les verbatims sont écrits en italiques, avec les initiales C (moi-même) et A (pour tous les agriculteurs, sans distinction).

Matériel et méthodes

1. Cadre et objectifs du stage

J'ai rejoint le projet CLIPSSA (Climat du Pacifique, savoirs locaux et stratégies d'adaptation) au sein de la représentation de l'IRD en Nouvelle-Calédonie dans le cadre de mon stage de Master 2. Ce projet a pour but de produire des données scientifiques sur le climat futur du Pacifique Sud (projections jusqu'à 2100), d'analyser les impacts sectoriels du changement climatique (notamment agricoles), identifier les savoirs et pratiques agricoles locaux et notamment les stratégies d'adaptation mises en place face au changement climatique. Le projet concerne les territoires suivants : Polynésie Française, Wallis et Futuna, Vanuatu et Nouvelle-Calédonie (Annexe 3) et vise à accompagner l'élaboration de stratégies et plans d'action pour renforcer leur adaptation face au changement climatique. Ce stage avait pour but de finaliser la production de données pour le terrain "Polynésie Française".

2. Production de données

Ce travail repose sur une enquête de terrain qualitative de deux mois (avril et mai 2025), sur la presqu'île de Tahiti. Cette zone a été choisie en raison de sa forte concentration d'activités agricoles (Annexe 1) ce qui en fait un espace stratégique pour observer les dynamiques locales d'adaptation face au changement climatique. J'ai choisi de me rendre dans l'ensemble des six communes associées⁸ de la presqu'île (Afaahiti, Pueu, Tautira⁹, Toahotu, Vairao et Teahupoo), ainsi que, plus ponctuellement, sur la grande île de Tahiti (sur la commune associée de Faaone et la commune de Pajara), afin de diversifier les profils rencontrés, les territoires étudiés et de nourrir des comparaisons à l'échelle locale. Il a été convenu de se concentrer sur de petites exploitations, les grandes exploitations ayant été le sujet des terrains précédents.

⁸ Tahiti se découpe en communes, elles même divisées en communes associées. Il m'a semblé pertinent de montrer le découpage de la presqu'île au niveau des communes associées, échelle souvent adoptée par les personnes rencontrées. Ainsi, la presqu'île peut être séparée en deux communes : Taïarapu-Ouest (Toahotu, Vairao et Teahupoo) et Taïarapu-Est (Afaahiti-Taravao, Faaone, Pueu, Tautira). Ces deux communes rassemblent plus de 20 000 habitants.

⁹ Tautira est composé en grande partie de ce que l'on appelle le Fenua Aihere « terre de brousse », avec quelques habitations et des terres agricoles, très difficile d'accès car on peut s'y rendre exclusivement par bateau. J'ai réussi à m'entretenir avec une agricultrice prête à m'y emmener mais elle a malheureusement eu des gros problèmes de santé menant à une hospitalisation et empêchant une visite sur site.



Figure 1 : Carte représentant la localisation des sites d'entretiens et observations réalisées lors de la mission 2025 en Polynésie Française, Tahiti. (Chloé Delbove, 2025, QGIS)

La méthodologie adoptée relève de l'approche ethnographique, mobilisant principalement des entretiens semi-directifs. Le guide d'entretien a été construit en amont à partir d'une revue bibliographique ciblée, permettant de structurer les échanges autour de quatre axes : histoire de la personne, activité agricole, vulnérabilités rencontrées et stratégies d'adaptation pour y faire face. Différents types de questions ouvertes ont été posées afin de laisser aux enquêtés la possibilité de développer librement leurs réponses, tout en alternant entre questions factuelles (ex : décrire une pratique) et subjectives (ex : perception du changement climatique). Enfin, une question projective était systématiquement posée en fin d'entretien, pour que les personnes puissent exprimer leur vision de l'avenir agricole de Tahiti, ouvrant ainsi une fenêtre sur leurs aspirations, leurs inquiétudes et leurs représentations du futur du territoire.

Une trentaine d'entretiens ont été réalisés, avec une prise de notes systématique et un enregistrement audio au dictaphone (seulement si les enquêtés donnaient leur consentement au préalable). Les entretiens ont duré entre 1h et 4h (en moyenne 2h30) et avaient lieu directement chez la personne (au fa'a'apu) ou dans les bureaux des institutions. Les données ont été anonymisées. Ces entretiens ont été enrichis par des observations participante¹⁰ (ex : on m'a fait planter des semis), et des observations non-participantes¹¹ (ex : comportement, réactions, manière de faire). De

¹⁰ Dans la démarche de l'observation participante, le chercheur s'intègre dans le groupe observé, fait la même activité pendant un certain temps (quelques semaines, quelques mois ou plus). (Norimatsu & Cazenave-Tapie, 2017)

¹¹ Selon l'objectif de recherche, l'observateur se fait physiquement le plus discret possible, par souci de ne pas modifier la situation naturelle. (Norimatsu & Cazenave-Tapie, 2017)

nombreuses discussions informelles (dans la rue, au marché) m’ont permis de mieux contextualiser les discours recueillis. Enfin, je documentais chaque terrain à l’aide de photos prises avec mon téléphone. Bien évidemment, tout ce travail a été couplé à la lecture continue de la documentation disponible relative à mon sujet d’étude.

L’échantillon a été construit avec pour objectif de refléter la diversité des situations existantes sur la presqu’île, tant dans les profils que les discours. Des critères tels que le genre, l’âge, le profil socio-économique¹², la taille du terrain¹³ ou encore la typologie de production¹⁴ ont guidé la sélection des enquêtés. En ce qui concerne la méthodologie de recrutement, j’ai progressivement et continuellement adapté la liste des personnes à rencontrer, en ciblant certaines catégories peu représentées ou qui permettraient de compléter les données existantes. En premier lieu, j’ai contacté les bénéficiaires du “kit fa’a’apu” mis en place par la CAPL¹⁵. Ce dispositif-test vise à soutenir des foyers identifiés comme étant en situation de précarité — sur la base d’un repérage effectué par la mairie et les travailleurs sociaux — en leur permettant de pratiquer le fa’a’apu directement à leur domicile. Concrètement, il s’agit de l’installation d’un potager d’environ vingt mètres carrés, et la distribution de terreau et de semis de légumes variés (Annexe 11). Cette piste de départ a permis de rencontrer des foyers aux profils variés répartis sur l’ensemble des communes de la presqu’île. D’autres structures ont ensuite été sollicitées pour diversifier le panel des personnes rencontrées : le SEFI (le pôle emploi local) afin de pouvoir rencontrer des profils de personnes en reconversion, en recherche d’emploi et en formation professionnalisante; l’ADIE (association de micro crédit, qui conseille et accompagne les créateurs d’entreprise dans leur projet), qui a permis d’accéder à des profils difficilement atteignables autrement (zones isolées); et enfin le CFPPA (Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricoles de Polynésie française) dans le but de rencontrer des jeunes de moins de 30 ans. En effet la majorité des personnes rencontrées étaient des “anciens”, des “ainées”, entre 40 et 70 ans, et de nombreux discours portant sur la jeunesse nécessitaient d’avoir accès à des profils plus jeunes. Tout au long du terrain, j’ai élargi mon panel par la méthode “boule de neige”, en demandant systématiquement à chaque personne interrogée de me recommander d’autres personnes à aller rencontrer. Bien que la majorité des enquêtés soit des agriculteurs, des entretiens ont été réalisés en parallèle auprès des acteurs institutionnels (ADIE, CAPL, CFPPA, DAG, SEFI), dans le but de croiser les points de vue et de mieux comprendre les

¹² Notamment l’accès à l’éducation ou non, l’accès à des aides gouvernementales ou non.

¹³ Focus sur les petites exploitations, mais j’ai tenu à visiter et m’entretenir avec des agriculteurs de plus grandes exploitations afin d’avoir une comparaison des problématiques rencontrées entre autres.

¹⁴ En gardant un focus sur le vivrier, comme requis par le projet CLIPSSA

¹⁵ La Chambre de l’Agriculture et de la Pêche Lagonaire (CAPL), créée en 1884, est un établissement public consulaire à statut particulier. Elle est un partenaire privilégié des porteurs de projets, des agriculteurs, des pêcheurs et des éleveurs en Polynésie française, en leur offrant des services de conseil, d’accompagnement, et des formations adaptées selon leurs besoins professionnels. Elle se différencie notamment de la DAG, qui émane de l’état, car les membres de la CAPL sont élus par les agriculteurs.

dispositifs d'accompagnement existants ainsi que les logiques politiques et institutionnelles à l'œuvre dans le secteur agricole local.

Au sein des profils agricoles, moins d'un tiers ont suivi une formation que l'on pourrait qualifier "d'officielle" (lycée agricole, formation professionnalisante type FIA¹⁶, journées de formations à thèmes), le reste des profils n'ayant pas suivi de formation et ayant appris en autodidacte et par l'entourage (famille, amis etc). L'ancienneté des parcours agricoles divergent : certains cultivent depuis l'enfance, d'autres se sont lancés à l'âge adulte. Différents profils de terrain sont mobilisés : terre familial, parcelle en location, propriété, ou un mixte de plusieurs types à la fois. Concernant le type d'agriculture il est ressorti une prédominance du vivrier et du maraîcher, souvent couplé à quelques arbres fruitiers et plus rarement des pratiques d'élevage (poules, cochon sauvage). Les personnes interrogées sont originaires de différents lieux : la presqu'île, la ville (Papeete et alentours), îles alentour de Polynésie Française, et un profil venait de métropole. Les personnes interrogées couvrent une large tranche d'âge (de 25 à 73 ans), avec une répartition équilibrée entre hommes et femmes.

nombre de personnes interrogé.es	
dont 26 agriculteur.ices	34
dont 8 institutions et administrations	
nombre d'exploitations visitées	19
temps d'entretien réalisé (en heures)	77

Figure 2 : Extrait du tableur Excel de l'ensemble de l'échantillon (Chloé Delbove, 2025)

Enfin, nous avons organisé un atelier-restitution à la CAPL de Taravao le 25 juin, qui a réuni les agriculteurs de la presqu'île rencontrés en 2024 et en 2025. L'objectif était de partager les résultats de recherche de manière claire et visuelle, notamment à travers des portraits anonymisés illustrant la diversité des parcours (Annexe 4). Il s'agit aussi de recueillir les témoignages des agriculteurs sur les effets du changement climatique et de co-construire des propositions concrètes en identifiant les stratégies d'adaptation déjà présentes dans les fa'a'apu.

¹⁶ Formation à l'installation agricole, fournie par le CFPPA. Selon les informations récoltées lors de mon enquête, il faut déjà avoir un terrain (propriétaire ou location de prévue) pour accéder à cette formation.



Figure 3 : Atelier de restitution du 25 juin à Taravao, exemple de production “Dessine ton fa’a’a’apu” (Maya Leclercq, 2025)

3. Analyse des données produites

Pour l’analyse des données, deux outils principaux ont été mobilisés. D’une part, un travail de cartographie a été réalisé à l’aide des logiciels QGIS et uMap (coordonnées GPS récupérées lors du terrain), afin de spatialiser la répartition des exploitations. D’autre part, la retranscription des entretiens et des observations a été faite à l’aide du logiciel Huma-Num (logiciel du CNRS) puis repris à la main¹⁷. L’analyse des entretiens a été conduite avec une extension du logiciel R : RQDA (R Qualitative Data Analysis), qui permet le codage thématique de corpus textuels et l’extraction de verbatims. Les entretiens et les notes prises lors de mes observations ont ainsi été codés selon une grille de thèmes et sous-thèmes construite au fil du terrain et de mes retranscriptions (Annexe 5), ainsi qu’à partir du travail de l’équipe CLIPSSA - Polynésie Française déjà mené sur RQDA. Les grands thèmes sont les suivants : Apprentissage et Transmission, Changement climatique, Eau et environnement, Economie et Main d’Oeuvre, Identité et parcours, Politique et institutions, Pratiques agricoles, Savoirs locaux, Taro.

Dans son ensemble, cette approche vise à restituer la complexité des trajectoires agricoles locales et leurs adaptations face au changement climatique, en articulant les échelles individuelles et territoriales.

4. Limites

En termes de limites, j’ai pu observer, comme le précise Anthony Tchékémian¹⁸ que “nous pouvons déplorer le manque de suivi et d’actualisation des statistiques agricoles en Polynésie française”. En effet, il est difficile d’obtenir des données récentes¹⁹ concernant la superficie des exploitations, la répartition de ces dernières par communes ou encore la part de la population engagée dans des

¹⁷ Le logiciel, bien que performant, ne se suffit pas à lui-même et a demandé un important travail de vérification et de modification.

¹⁸ Dans son étude “L’agriculture tropicale en milieu insulaire, entre tradition et innovation. Vers une autosuffisance des productions vivrières en Polynésie française.”, 2024

¹⁹ Le RGA (Recensement général agricole de l’agriculture) date de 2023 et vient récemment d’être publié, en revanche le dernier BSA (Bulletin de statistiques agricoles) date de 2018 mais relate de données de l’année 2016. Or le Covid-19 a provoqué de grands bouleversements à travers le monde et une nouvelle étude mériterait d’être menée.

activités agricoles. Il faut également convenir d'une perte d'informations en raison de la barrière de la langue. Bien qu'une majorité de personnes parlent français, certaines parlent exclusivement tahitien et j'ai dû (une fois) faire recours à un traducteur (le fils de la voisine à proposé de m'accompagner). Il y a également un biais évident dans l'observation en raison de ma présence, qui peut amener les personnes à modifier leur comportement, ainsi que la subjectivité, inéluctable lors de mes interprétations et analyses.

Résultats et analyses

I. Les fa'a'apu comme espaces d'apprentissage, de transmission et de circulation des savoirs et pratiques agricoles

1.1. Histoire, diversité et rôles multiples des fa'a'apu sur la presqu'île de Tahiti

Comme défini brièvement lors de l'introduction, les fa'a'apu désignent les jardins potagers traditionnels tahitien, et servent à se nourrir, se soigner ou encore avoir une source de revenus. Aujourd'hui, ce terme fait référence à un endroit dans lequel on pratique l'agriculture. Malgré l'unicité de ce terme, il n'y a pas de modèle type de fa'a'apu mais bien une diversité de fa'a'apu. Cette partie permet de dérouler brièvement l'histoire agricole de Tahiti, ainsi que les fonctions sociales, économiques et culturelles des fa'a'apu, au-delà de leur fonction agricole, pour exposer leur place et leurs rôles multiples dans les dynamiques territoriales contemporaines.

A) Genèse et évolutions du paysage et des pratiques agricoles locales

“La Polynésie française est un cas unique de la transformation d'une société rurale en une société de consommation moderne, et cela sur une période relativement courte de 30 années.” (de Vries & Seur, 1997, p13-14).

Le paysage et les dynamiques agricoles de Tahiti ont beaucoup évolué ces dernières années. Avant les années 60, le socle économique de la Polynésie se basait sur les produits de cueillette et les cultures d'exportation (café, vanille, coprah). L'arrivée du CEP²⁰ et le début des essais nucléaires dans les années 60 impactent les modes de vie et l'ensemble de la société polynésienne à plusieurs niveaux. Une étude²¹ menée par deux sociologues permet de révéler les impacts de ces essais et les témoignages d'anciens travailleurs du centre (Polynésiens et métropolitains), du corps médical et

²⁰ Le Centre d'Expérimentation du Pacifique est un organisme aménagé en 1964 à Papeete et comprenant les sites de tir de Mururoa et de Fangataufa, où furent réalisées, de 1966 à 1996, les expérimentations nucléaires françaises. (Source : Larousse)

²¹ Celle menée dans le livre : “Moruroa et nous : expériences des Polynésiens au cours des 30 années d'essais nucléaires dans le Pacifique Sud” (de Vries & Seur, 1997)

de scientifiques. Comme le décrit l'un des participant : "Moruroa n'a pas seulement contaminé notre terre, mais il a aussi pollué nos familles, notre âme. Il a détruit notre ancienne économie familiale²². Les gens disent que Moruroa a apporté la modernisation aux îles, mais pas le développement." (de Vries & Seur, 1997). Bien que le CEP ait eu des effets bénéfiques à certains égards (création d'emplois, notamment dans le secteur public), il a eu bien d'autres impacts moins souhaitables, notamment sur la dynamique agricole du pays. Dès 1970, les rapporteurs des budgets militaires de la Commission des Finances de l'Assemblée nationale rapportent que : "L'appel massif à une main-d'œuvre sans qualification a vidé les exploitations agricoles de coprah et de vanille. La population s'est rapidement concentrée sur Tahiti et toute activité agricole a cessé sur de nombreux atolls". (Blanchet, 1986, p.56). On observe dès cette période une augmentation des importations, un déclin des activités traditionnelles d'exportation et de l'activité agricole et un changement dans les habitudes alimentaires. Au cours des années 70 également, une substitution progressive des productions vivrières (pour la vente et l'autoconsommation) pour des productions maraîchères (fruits et légumes) a lieu. (Blanchet, 1986). Des agriculteurs rencontrés lors de mon terrain (sur la tranche d'âge 50-70 ans) ont rapporté avoir remarqué ces transformations du paysage agricole par rapport à leurs souvenirs d'enfance, avec la hausse de la construction immobilière (notamment sur les plateaux de Taravao) et la disparition de cocoteraies et de champs vivriers. Ainsi, en 2012, la surface agricole utile (SAU)²³ de la Polynésie française avait diminué²⁴ de 45% et le nombre d'exploitation de 28% (Tchékémian, 2024, p.31-32).

D'autres problématiques, encore d'actualité, ont contribué à la baisse de l'activité agricole sur le territoire, notamment le manque de terres cultivables et l'accès à des terres agricoles de manière générale. Les raisons sont diverses : géomorphologie contraignante (terrain en pente, paysages montagneux), mauvaise qualité du sol, terrain non accessible (routes inexistantes ou trop endommagées), phénomène de rurbanisation rurale (constructions immobilières sur des parcelles agricoles) et enfin et pas des moindres, l'indivision foncière, omniprésente en Polynésie. Ainsi, "la moitié de la SAU cultivée est en indivision (50%) et 30% seulement en pleine propriété. La part restante, 20% est constituée de métayage, location, occupations précaires (usufruit). L'indivision des terrains familiaux est issue d'habitudes sociales ; elle contribue à l'indisponibilité des terres en rendant difficile, voire impossible leur mise en valeur". (Tchékémian, 2024, p.31-32). De plus, selon des chiffres fournis par la Sofidep²⁵ en 2023 lors d'un séminaire portant sur la création et le

²² « La production vivrière fait vivre la quasi-totalité de la population jusqu'en 1940. » (Serra-Mallol, 2010, p269)

²³ La SAU est composée de : terres arables (grande culture, cultures maraîchères, prairies artificielles...), surfaces toujours en herbe (prairies permanentes, alpages), cultures pérennes (vignes, vergers...) Elle n'inclut pas les bois et forêts. Elle comprend en revanche les surfaces en jachère (comprises dans les terres arables). (Source : Actu Environnement)

²⁴ L'évolution par types de productions peut être consultée en détail sur le tableau en Annexe 8.

²⁵ Vidéo Youtube, 29 novembre 2023 : <https://www.youtube.com/watch?v=-P00AkPfikY>

développement d'une activité dans le secteur primaire, 8% des SAU valorisées couvrent 13% des besoins en valeur du territoire. Autrement dit, ces chiffres montrent qu'une part minime des terres agricoles est valorisée, et que cette dernière permet de couvrir une part non négligeable de la production alimentaire. Ainsi, malgré la dépendance actuelle aux importations, il existe un potentiel local inexploité qui pourrait contribuer à renforcer la sécurité alimentaire du territoire. Aujourd'hui, les productions agricoles commercialisées en Polynésie ne reflètent pas pleinement la structure des cultures ni la consommation locale, avec une grande partie des fruits et de produits maraîchers qui est échangée en dehors des circuits formels²⁶ ou autoconsommée. Selon une étude de 2015 menée par l'ISPF, environ deux tiers des fruits et un quart des légumes consommés proviennent de l'autoconsommation (Tchékémian, 2025). Cela démontre l'importance des fa'a'apu, qui assurent une part significative de l'alimentation des ménages polynésiens.

Le territoire cherche à redynamiser le secteur agricole en promouvant l'agriculture locale et la sécurité alimentaire, notamment auprès des jeunes. Malgré des difficultés persistantes telles que l'accès limité aux terres, le vieillissement de la population agricole sans relève assurée, ou encore une rentabilité souvent précaire, le secteur agricole connaît un regain d'intérêt depuis la crise du COVID-19. Les chargés de formation que j'ai rencontrés témoignent d'un "boom post-COVID", marqué par une hausse significative des inscriptions en formation agricole et des demandes de reconversion. Le recensement agricole de 2023 conduit par l'ISPF corrobore ces propos en y apportant de la nuance. En effet, depuis le dernier recensement en 2012, on note une progression des cultures maraîchères, tant en nombre d'exploitants (+7%) qu'en surfaces cultivées (+15%). Cependant, une baisse de 46% du nombre de cultivateurs de produits vivriers (taro, manioc, fei, etc) est à déplorer²⁷, ainsi qu'une perte globale de 22% des exploitations agricoles au global sur le fenua (sur les dix dernières années).

B) Une diversité de fa'a'apu

Les fa'a'apu se distinguent par plusieurs éléments, qui peuvent être leur taille (allant de la petite parcelle de 15m² dans le jardin à un terrain de plusieurs hectares), leurs exploitants (famille, collectif d'agriculteurs, exploitation agricole avec un employeur et des employés), ou encore leur type de culture - vivrier²⁸, maraichage, fruitier, floriculture, culture de la vanille, copraculture²⁹, élevage - qui est souvent un mélange de plusieurs types (polyculture).

²⁶ Les circuits formels sont, par exemple, les magasins ou les marchés. La vente bord de route est comptabilisée comme informelle.

²⁷ Mais le taro, le manioc et le fei restent encore à ce jour, en nombre d'exploitants et de surface agricole, les plus cultivés.

²⁸ Vivrier : taro, manioc, patates douces, igname

²⁹ Coprah : Albumen séché de la noix de coco, qui sert à produire du savon, de l'huile, du monoï, du carburant etc.



Figure 4 : Photographie d'un fa'a'apu de 20m2, avec la table de semis en hauteur (Chloé Delbove, 2025)

Plusieurs rôles sont attribués aux fa'a'apu par les personnes rencontrées, qui peuvent se combiner : pour se nourrir (autoconsommation), pour avoir une source de revenu à travers la commercialisation (auprès de magasins, au marché, auprès de particuliers ou en bord de route), pour le plaisir, pour avoir une occupation, pour prendre soin de sa santé et de celle des autres (cette notion est particulièrement revenue, avec un lien quasi-systématique entre ce que l'on mange et notre santé), pour préparer l'avenir de son entourage (en particulier de ses enfants), préserver le fenua. A cet égard, il est intéressant de noter que le terme nature n'est pas nécessairement utilisé par les participants aux entretiens, il va plutôt être question de "protéger le fenua". Un autre rôle transparaît sans qu'il soit explicitement mentionné : le fa'a'apu comme créateur de lien, de partage et de dynamique communautaire. Le fa'a'apu favorise, entre autres, des échanges verbaux (discussions et rencontres) et matériels (troc, voir des dons). Cet extrait d'entretien avec une mère de famille reflète les rôles multiples que les agriculteurs peuvent conférer au fa'a'apu :

C : Du coup, toi, tu te nourris avec les produits du fa'a'apu ?

A : Ça permet ouais, de nourrir le foyer, pas plus qu'un salarié, mais le nécessaire que tu peux. Et ça permet aussi de montrer aux gens que ce que je fais, moi et ma fille, c'est un truc bien pour ton foyer, pour ta santé. Et le partage aussi.

C : Tu partages avec tes voisins, tes collègues ?

A : Mhh mhh. Je fais aussi des échanges avec la famille.

C : Vous échangez quoi ?

A : Le poisson.

C : Donc, par exemple, tu leur donnes des légumes, ils te donnent du poisson ?

A : Voilà. Comme mon cousin qui est pêcheur me dit, si t'es en pleine récolte, tu penses à moi. On va échanger du poisson. Je dis, ok cousin, ça marche.

Les fa'a'apu dans cette étude ne sont pas les grandes parcelles agricoles à but commercial, mais plutôt des fa'a'apu pour nourrir le ménage, et éventuellement offrir un complément de revenu. Plus d'un tiers des personnes interrogés disent se nourrir quasi-intégralement grâce à leur fa'a'apu, avec quelques achats complémentaires nécessaires (comme la viande, le poisson, l'huile et le riz). Le surplus de production agricole est soit vendu (à des particuliers ou en bord de route), ou redistribué aux proches du cultivateur (famille, voisins etc). Nombreux sont ceux qui font des tests de semences afin de diversifier leur alimentation, au-delà des cultures vivrières traditionnelles ou des graines fournies par le kit fa'a'apu de la CAPL par exemple. Quelques personnes ont évoqué vouloir étendre leur activité agricole et en faire leur source de revenue principale.

1.2. Savoirs et pratiques agricoles en circulation : des trajectoires d'apprentissages et de transmissions multiples

Cette partie analyse les modalités concrètes d'apprentissage et de transmission ainsi que les dynamiques de circulation des savoirs et pratiques agricoles observés dans les fa'a'apu. Explorer comment les savoirs s'apprennent, se transmettent et circulent permet de comprendre la manière dont ils perdurent, se perdent et évoluent, ce qui a un impact direct sur les capacités locales d'adaptation, et donc la résilience des territoires.

A) L'importance de l'oralité et de l'intergénérationnel dans la transmission

De nombreux récits montrent que l'introduction au monde agricole et l'apprentissage de l'agriculture est en lien avec l'environnement proche, très souvent familial. Celle-ci a souvent lieu dès le plus jeune âge, bien que certains relatent d'un parcours agricole commençant bien plus tard. Un grand nombre d'agriculteurs expliquent avoir grandi dans le fa'a'apu familial :

Une agricultrice d'une trentaine d'années : *"J'ai grandi dans le mapé (...) Depuis ma naissance, je récoltais le mapé.*

Un agriculteur d'une trentaine d'années : *"Après nous on a grandi là-dedans. Quand on est plus jeunes, les vacances bah on les passait dans le fa'a'apu (...) je suis issu d'une famille d'agriculteurs. (...) Mes tontons, mon père, sont des agriculteurs. (...) Et depuis petit, j'apprenais par derrière eux. Je travaillais par derrière eux. Après, c'est là, c'est venu la passion de faire l'agriculture.*

Une agricultrice d'une cinquantaine d'années : *"Tout ce que j'ai appris, c'est mes parents, c'est ma première école. Depuis mon enfance je suis dans l'agriculture : avec le charbon de bois et on vivait du fa'a'apu."*

Un agriculteur d'une trentaine d'années, qui s'est reconverti dans l'agriculture récemment : *"Voilà, moi j'ai grandi auprès de mon grand-père(...) Et moi, ça me vient de là, de ce côté-là. Valoriser la terre. J'ai grandi dedans, avec lui, voilà.*

Cette transmission est majoritairement effectuée des grands parents vers leurs petits-enfants, bien que de nombreux cas de transmission parents-enfants ou entre autres membre de la famille existent. Cela peut s'expliquer en partie par la manière de "faire famille" à Tahiti, différente de celle dont nous avons l'habitude en métropole, où nous sommes élevés par nos parents. Il faut comprendre qu'à Tahiti les enfants passent beaucoup de temps avec leurs grands-parents et sont élevés en partie par eux, comme en témoigne cet agriculteur d'une cinquantaine d'années : *"La plupart de nos générations, on a vécu avec nos grands-parents. On a grandi avec nos grands-parents. Nos grands-parents, ça a été nos parents. Ils nous donnent à manger et nous, on retourne. Notre soutien. L'agriculture. Tous les matins, il faut aller dans les champs. Tous les jours, de lundi à dimanche."*

Une explication supplémentaire de ce phénomène de transmission prépondérant entre grands parents et petits enfants est que : "Pour la transmission orale, une relation clé existe entre grands-parents et petits-enfants, à cause de la disponibilité cognitive des plus jeunes et de la disponibilité fonctionnelle des plus âgés³⁰. Ce lien qui court-circuite la génération des parents est d'ailleurs formalisé, en matière successorale, dans la société polynésienne (un petit-fils hérite directement du titre de son grand-père, par exemple)." (Dorbe-Larcade, 2021, p.2).

Le caractère familial de la transmission n'est pas systématique, et des personnes interrogées ont rapportés avoir été introduites à l'agriculture par des amis, des amis de la famille, des collègues de travail, des camarades d'école ou de formation (agricole ou non), leur employeur agricole ou encore des voisins. La transmission se fait oralement, je n'ai pas rencontré de personnes mentionnant une transmission à l'écrit. Un agriculteur, lorsque je lui ai demandé comment la transmission se faisait dans le fa'a'apu, m'a répondu *"c'est toujours à l'oral, il n'y a pas d'écrit"*. Un autre témoignage d'un ancien travailleur du CEP relate que *"les Polynésiens n'ont pas l'habitude de lire. Nous avons une culture orale."* (de Vries & Seur, 1997, p49). La transmission orale peut prendre plusieurs formes, plus ou moins explicite. Elle peut être très directive, avec des indications précises de ce qu'il faut faire, même si ce cas de figure est rare. De nombreux récits expriment à contrario l'idée que les savoirs peuvent être transmis de manière moins explicite, pas toujours accompagnés d'explications et il faut prendre l'information comme elle est :

Témoignage d'un agriculteur concernant la plantation des semis : *"Mon grand-père m'a toujours dit de regarder ça : la lune et le niveau de la marée quand elle est à son apogée (à midi). Le problème, c'est que quand tu demandes aux parents ou aux grands-parents pourquoi : ils disent juste que ça marche (rire). J'essaie de comprendre par moi-même, je fais mes suppositions."*

³⁰ B. Pichevin « Généalogies et histoire de Tahiti et des îles de la Société : de prestigieuses lignées d'arii », p.260

La transmission orale, reposant en grande partie sur les grands parents, peut connaître des fragilités notamment en cas de problèmes de santé ou de décès des plus âgés, pouvant créer une rupture dans la transmission des savoirs. En revanche, la transmission orale en Polynésie reste de manière globale relativement fiable et pérenne, contrairement à l'écriture³¹, avec des informations transmises oralement sur plus de 25 générations avant 1900 dont l'exactitude a pu être vérifiée (Pichevin, 2013). Il faut cependant noter que " Si l'oralité est un mode de transmission éprouvé, il y a de fait une transmutation qualitative de ce qui est transmis." (Dorbe-Larcade, 2021, p.4). La transmission et l'apprentissage ne sont pas neutres.

La transmission est souvent couplée à la démonstration par les gestes, on pourrait parler de transmission par le visuel : on nous montre, on observe. Le visuel est donc part intégrante de l'apprentissage, comme le relate cet agriculteur d'une cinquantaine d'années qui parle de son apprentissage avec ses grands-parents : *"je fait que de retenir, c'est ça. C'est que visuel, l'apprentissage. Avant, il n'y avait pas d'écrit. Il y a les grands parents, c'est que du tahitien."*

Au delà de sa fonction agricole, le fa'a'apu véhicule des valeurs sociales et culturelles. Cette dimension, bien que rarement formulé de manière explicite, est déductible des discours des personnes interrogées, à travers leur perception des agriculteurs et du fa'a'apu lui-même. On y valorise l'agriculture et l'éthique de travail qui en découle : c'est un métier difficile, qui demande du courage, et où il faut travailler dur. Cependant, cette représentation valorisante n'est pas toujours partagée en dehors du cercle des pratiquants : pour une partie de la population, l'agriculture reste une activité dévalorisée ou peu reconnue. Le fa'a'apu est aussi le lieu d'expressions de solidarité et de partage, qu'il s'agisse d'échanges de savoirs ou de ma'a, de coups de main, ou de dons. Il ne faut pas sous-estimer l'importance de ces dynamiques socio-culturelles ! Par exemple, lors d'un entretien avec une mère et sa fille, nous avons abordé la reprise de son exploitation au cas où sa fille ne pouvait pas le faire. Toutes deux ont souligné que cette reprise ne pouvait s'envisager que si la personne reprenant le fa'a'apu partageait les mêmes valeurs familiales. À défaut, la passation n'aurait pas lieu. Enfin, le fa'a'apu nourrit un rapport affectif au fenua, au travail de la terre, à l'environnement qui nous entoure, et participe activement à la pérennité du monde agricole. En effet, sans cet attachement et cet amour pour la terre, il peut devenir difficile de tenir dans la durée : "on n'y a pas le gout", "on a pas la motivation d'y aller, c'est fiou"³². Dans certains cas, la transmission dépasse le simple partage, et se fait dans le but que la personne apprenante reprenne l'exploitation agricole de la personne qui transmet : *" (mon grand-père) Il avait un objectif, bien sûr, qu'il cherchait à trouver un qui pouvait reprendre l'exploitation. (...) Mais sans forcer, mon grand-père n'était pas*

³¹ Un grand nombre d'histoires relatent de manuscrits perdus, détruit, volés etc.

³² Pénible, fatigant (tahitien)

dans le forcing. Il était plus dans la transmission. Et après, il le souhaitait silencieusement, on va dire. “

B) De la transmission à l'appropriation : les chemins pluriels de l'apprentissage

« Dans la transmission de la culture humaine, les gens tentent toujours de reproduire, de transmettre à la génération suivante les compétences et les valeurs de leurs parents, mais cette tentative échoue toujours, car la transmission culturelle repose sur l'apprentissage, et non sur l'ADN.³³ » (Bateson, 1972)

Ainsi, la transmission ne se suffit pas à elle-même. Il faut s'approprier les savoirs et les pratiques, ce qui peut mener à des modifications de ces dernières. Selon Tim Ingold³⁴, un anthropologue britannique, un savoir devient “réel” lorsqu’il est incarné et vécu, et non simplement reçu de manière passive. Ainsi, l'apprentissage passe par une expérience corporelle, sensoriel, engageante :

Extrait d'un entretien avec une mère et sa fille dans la vingtaine, sur l'exploitation familiale. Sa mère parle des techniques agricoles :

La fille : Ça aussi, tu vois, c'est l'expertise que tu as au bout d'années de pratique.

La mère : Ah bah ça, c'est irremplaçable hein (nom de sa fille), parce que c'est pas dans les livres que tu le trouves !

Un autre agriculteur, par son discours, montre la dimension indissociable de l'engagement du corps dans les mécanismes d'apprentissage :

C : Est-ce qu'il y avait d'autres petits conseils, un peu que ton grand-père il t'a donné, que toi tu appliques encore aujourd'hui, des trucs où tu te dis, ah ouais, c'est vrai qu'il m'avait dit ça ?

A : Ouais, c'est vrai, mais en fait, c'est dans la pratique que ça me revient. Là te donner des exemples c'est un peu compliqué.

De nombreuses manières d'apprendre sont observées dans les fa'a'apu, que nous allons illustrer par la suite : l'observation, la reproduction, la répétition, les tests et expérimentations, le questionnement passif et actif³⁵. Ces dynamiques sont souvent combinées, la plus commune étant l'observation puis la reproduction et la répétition des gestes :

Extrait 1 : “L'apprentissage là-bas c'est : tu regardes et tu fais. On peut pas... Ils ne peuvent pas écrire. Tu es obligé de mémoriser. On t'apprend une fois. Si tu as pas mémorisé ce qu'on t'a appris,

³³ Traduit de l'anglais, traduction personnelle

³⁴ T. Ingold, (2000), *The Perception of the Environment*

³⁵ Par questionnement actif j'entends le fait de poser directement des questions à une personne concernant un savoir ou une pratique, par questionnement passif j'entends le fait de se questionner soi-même sur le savoir et la pratique en question. Ces deux dynamiques ne sont évidemment pas exclusives.

le savoir n'est pas acquis. (...) Ils te montrent une fois. Après, c'est toi qui dois le reproduire.(...) Les grands-parents, c'est une fois. Tu écoutes pas, tant pis."

Extrait 2 : *"Les Tahitiens ils sont comme ça, ils parlent pas, ils montrent, il te dit « eh c'est comme ça on fait ».*

Extrait 3 : *"Il fallait faire avec, des fois ils n'expliquaient pas. Après les parents à ce temps-là, ce n'était pas vraiment expliqué dans le détail hein, c'est ils parlaient, en même temps ils travaillaient, alors du coup il fallait écouter et observer comment ils font.*

Un agriculteur parle d'un véritable "enregistrement" de ces gestes, suggérant une forme d'automatisation, ainsi qu'une "intégration" dans le quotidien, dans le but de transformer ces pratiques en habitudes durables : *"Mon grand-père, en fait, si tu veux, tout simplement, il t'apprenait les gestes et te les faisait répéter. C'était plus un enseignement de la pratique et d'intégrer dans ton quotidien. Tu vois, c'était te faire enregistrer les gestes. Et la compréhension, elle venait après."* Ainsi l'observation est ainsi loin d'être passive et distante : elle sert de point de départ à la reproduction du geste par l'apprenant. Il reste parfois une part d'implicite, retrouvée dans de nombreux entretiens, dans le sens où si une incompréhension persiste, il n'est pas dans les "normes" de poser de questions, il faut se débrouiller pour comprendre. Une agricultrice du même âge explique que lorsqu'elle ne comprenait pas ce que sa mère lui expliquait, elle attendait de rentrer le soir du fa'a'apu pour en parler avec ses frères et sœurs. Un agriculteur m'a dit pouvoir poser ses questions à ses parents, mais pas ses grands-parents. On remarque une évolution dans les témoignages des plus jeunes, qui disent qu'il est maintenant toléré de poser des questions de manière générale. L'apprentissage passe aussi par la vérification et la correction en direct des gestes lors de la reproduction par l'apprenant. Là encore, une part d'implicite demeure : la personne qui transmet ne formule pas toujours si le geste est correctement exécuté ou non. Ce mode de transmission repose sur des "codes" implicites :

Un agriculteur raconte l'apprentissage avec son grand-père :

C : Donc il fait une ou deux fois, toi tu dois refaire après ?

A : Voilà, et si je me trompe, du coup il me corrige alors. Et c'est comme ça, nous on apprend.

C : Ok, et si c'est bien, il te dit rien ?

A : Voilà, c'est ça.

Un autre exemple avec un agriculteur :

A : Mon grand-père, il était assez âgé, il ne pratiquait plus, mais... il restait à côté, il t'observait, il te disait, il vérifiait que tu faisais. (...)

C : Mais si c'est bien, il t'a dit c'est bien, et si t'as mal fait, il te dit quoi ?

A : Ben il faut aller recommencer.

La dimension empirique, par le test et l'expérimentation, est également très présente dans les dynamiques d'apprentissage au fa'a'apu. Un jeune agriculteur m'explique avoir observé des associations de plantes chez son voisin et avoir tenté de la reproduire de son plein gré chez lui, sans être allé demander au voisin de lui expliquer ses méthodes et les raisons l'ayant mené à planter de cette façon. De la même manière, un agriculteur d'une vingtaine d'années explique qu'il rend parfois visite à des amis de ses parents sur le f'a'a'apu. Il fait des observations puis teste chez lui, en adaptant les pratiques à son f'a'a'apu. Une autre agricultrice dans la trentaine expérimente en produisant ses propres graines et semis, après avoir vu un tutoriel vidéo sur internet : *“Une fois, j'ai été acheté, j'aime bien le poivron et j'ai récupéré les graines. Ensuite, j'ai mis dans un sopalin. J'ai mis à un endroit pour que ça sèche. Et le jour où je voulais aller dans ma pépinière, bah j'ai semé mes poivrons dans la plaquette. (...) Et après, j'ai mis dans la terre. Et ça a donné de belles et gros poivrons. J'étais contente.”*

L'apprentissage est souvent le résultat d'une transmission mais peut aussi être “autonome”, à l'instar de cette agricultrice, et peut s'opérer par divers canaux : les livres, les vidéos, la télé, les recherches internet, et les réseaux sociaux. Cela n'exclue pas l'intervention de formes de transmission vues précédemment (échanges avec des amis de la famille par exemple). De nombreux témoignages amènent à se questionner sur l'effet de la technologie sur l'apprentissage, avec une utilisation accrue des réseaux sociaux pour se documenter, ainsi que de l'intelligence artificielle.

C) Des savoirs et pratiques qui circulent au-delà (des frontières) du fa'a'apu

Les modalités d'apprentissage et de transmission s'inscrivent dans des dynamiques plus larges de circulation des savoirs entre individus, générations et réseaux, qu'il convient maintenant d'explorer. À Tahiti, la circulation des savoirs repose sur une structure communautaire et solidaire encore bien présente, malgré les inquiétudes exprimées par certains quant à un possible affaiblissement de ces dynamiques. Lors de mes échanges avec les agriculteurs et les institutions, plusieurs contextes et lieux d'interaction sont apparus comme des points clés dans la circulation des savoirs et des pratiques agricoles, ne se limitant pas au fa'a'apu. Ainsi, la circulation s'opère à travers diverses situations, espaces et relations, que nous allons décrire plus précisément.

Les savoirs et pratiques traversent les “frontières” du fa'a'apu et peuvent circuler à plus ou moins grande échelle. Un entretien avec une agricultrice d'une cinquantaine d'années montre que la pratique qu'elle et ses parents ont adopté s'est peu à peu diffusé à l'échelle de la servitude³⁶, puis

³⁶ Servitude : route souvent sans issue qui traverse un quartier, le long de laquelle sont situées les entrées des habitations.

du quartier dans lequel elle vit : *“On s'est débrouillé avec du feuillage et le reste du four à charbon pour rendre la terre fertile. J'ai vu mes parents faire mais on le disait pas, c'était nos petits secrets. On allait chercher le feuillage chez les voisins et on nous demandait “pour quoi faire ?”. On ne le dit pas comme ça on avait les feuilles, mais maintenant ils ont vu, ils récupèrent et font aussi comme ça.”*

Un entretien avec une agricultrice de taro révèle une diffusion de pratiques à l'échelle de Tahiti cette fois-ci, dont l'adoption croissante par d'autres agriculteurs à même modifié l'accès à la ressource nécessaire pour sa mise en place :

A : Alors, les cartons, j'achète à la brasserie, à Punaru, une brasserie de Tahiti. Ils vendent à 500 francs le tas de 1000 feuilles de carton. Non, 100 feuilles de carton. 500 francs.

C : Ils les vendent ?

A : Ils les vendent.

C : Ils pourraient les donner

A : Ben non. (rires) Avant, oui, ils donnaient, avant parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'agriculteurs qui utilisaient. Mais quand ils ont vu qu'il y avait de la demande, ils vendent. Parce qu'il y a beaucoup d'agriculteurs, enfin moi de ce que je sais, en taro, qui utilisent les cartons.

Diverses situations et lieux entrent en jeu dans les dynamiques de circulations, qui, combinés, permettent les interactions et la diffusion des savoirs et pratiques. On retrouve des espaces physiques, comme le fa'a'apu, le lieu de vie, le lieu de travail (si hors du f'a'a'apu), l'école, les institutions (comme la DAG, la CAPL), les magasins et les supérettes, les magasins spécialisés, et même la rue. Certains lieux sont identifiés au fil du temps pour se retrouver et pratiquer une activité, comme la pêche par exemple :

Extrait d'un entretien mère-fille, en parlant de Tautira, lieu où de nombreux pêcheurs de tous les âges ont l'habitude de se réunir :

C : Et encore aujourd'hui d'ailleurs, mais ça a l'air d'être un lieu important pour plein de choses.

A : Mais tu vois, globalement, la connaissance, elle se transmet comme ça hein, en se voyant les uns les autres.

Il y a également des espaces “immatériels” tel que : les réseaux sociaux (Facebook - notamment les pages de vente des produits maraichers et vivrier comme “j'aime mon fenua”-, Instagram, TikTok), les groupes de discussion en ligne (Messenger, forums), les vidéos en ligne (Youtube, TikTok)³⁷.

³⁷ Présentation de projets, kids reporter, certaines chaînes comme Les sourciers, la Sofidep qui partage des vidéos sur comment monter son projet dans le secteur primaire (<https://www.youtube.com/watch?v=-PQ0AkPfkY>)

Parmi les situations rencontrées, propices aux échanges, on retrouve : les marchés, la vente en bord de route (les passants et/ou acheteurs interrogent les agriculteurs, leurs posent des questions), les foires et salons agricoles, les réunion communautaires ou associatives, les ateliers et restitutions scientifiques (comme organisés par CLIPSSA), le partage d'un moment convivial (avec sa famille, ses amis, ses voisins ou des inconnus), la mobilisation de son réseau professionnel (clients, collègues), un réseau informel d'entraide³⁸ ou encore les projets (inter)nationaux (formation CAPL, projet PROTEGE³⁹).

Une agricultrice dans la cinquantaine raconte : « *En tout cas, là, la circulation entre territoires, tu vois des projets comme PROTEGE, ça a été très, très important pour ça. Parce que sans ça, moi, je serais pas allée discuter avec les Calédoniens, ni les Fidjiens, ni les Vanuatais tout ça. Et ça, je pense que c'est important parce que nous, on a aussi des choses à apprendre d'eux.* »

Des personnes phares sont identifiables dans la circulation des savoirs. L'étude de Lazarsfeld et Katz (1955) sur la communication dans les groupes sociaux met en lumière l'existence de figures d'influence au sein des communautés, désignées comme leaders d'opinion. Ces personnes, davantage exposées aux sources d'information (notamment médiatiques), sont reconnues par leurs pairs pour leur capacité à interpréter, filtrer et relayer les informations de manière crédible. Cette logique peut être transposée au domaine agricole, notamment dans des contextes à forte dimension communautaire comme celui étudié ici. Certains individus jouent un rôle semblable : celui de passeurs de savoirs (selon leur expérience, leur légitimité sociale et les liens de confiance qu'ils entretiennent avec leur entourage). Ce rôle peut être assumé par des membre de la famille, des amis, des agriculteurs, des scientifiques, des vendeurs de matériel agricole (fréquemment les vendeurs d'engrais) ou encore des personnes investies d'une mission d'accompagnement dans le cadre institutionnel (comme les agents de la CAPL qui rendent visites aux agriculteurs). S'ils sont identifiés, ils peuvent être sollicités pour faire circuler certains savoirs au sein de leurs communautés (par exemple, un ancien agriculteur connu de tous dans son quartier à la presque il a été sollicité pour une formation en Nouvelle-Zélande, pour ensuite diffuser ces savoirs au plus grand nombre de retour chez lui). Cela fait écho à l'article de Davis et Wagner, qui préconisent d'identifier ces "experts" qui jouent un rôle fondamental dans la transmission des savoirs locaux. (Davis & Wagner, 2003).

³⁸ Avec échange de semences, de boutures, de savoirs et techniques (ex : fertilisation, manière de faire les semis), de nourriture (maa) que ce soient des légumes, des fruits, de la viande, du poisson. Il y parfois des échanges de matériel agricole mais c'est plus rare.

³⁹ Le Projet Régional Océanien des Territoires pour la Gestion durable des Ecosystèmes (PROTEGE) est une initiative qui vise à promouvoir un développement économique durable et résilient face au changement climatique au sein des Pays et Territoires d'Outre-Mer européens du Pacifique (PTOM), en s'appuyant sur la biodiversité et les ressources naturelles renouvelables. (Source : site internet du projet). Voir également l'Annexe 7.

Ainsi, les savoirs et les pratiques agricoles ne sont ni figés ni cloisonnés : ils circulent, se croisent et se modifient au fil des interactions et des mouvements.

1.3 La transmission et la circulation des savoirs : un processus sous tension ?

Les dynamiques de transmission et de circulation connaissent des tensions, qu'il est essentiel d'identifier pour mieux comprendre les obstacles et les conditions nécessaires à la durabilité de ces savoirs et pratiques dans un contexte de changement (climatique entre autres).

Tout d'abord, un discours omniprésent tenu par les « anciens » porte à croire que les jeunes ne sont plus intéressés par l'agriculture, et qu'ils sont trop fainéants. Mais est-ce aussi simple que cela ? Fait-on face à un désintérêt des jeunes pour l'agriculture ou une rupture intergénérationnelle ? Les organismes de formations rencontrés affirment que le nombre d'inscriptions en formations agricoles des jeunes (25 -30 ans) augmente chaque année, bien que les domaines de formation les plus demandés chez les 18-25 ans restent le commerce, la santé, et le secrétariat. La baisse d'engagement des jeunes en agriculture peut s'expliquer par le fait qu'être agriculteur est un métier qui reste peu valorisé en dehors des agriculteurs eux-même, ainsi qu'une évolution des aspirations des jeunes générations qui recherchent la stabilité dans l'emploi, dans les revenus, et aspirent à un travail de bureau. Ce jeune agriculteur de 20 ans explique que les jeunes sont connectés à "Babylone" :

A : Exemple : nous, avec les copains, quand on travaille, on est tous dégueulasses. Des fois, nous on peut aller au magasin comme ça, on s'en fiche. Mais les gens qui habitent plus vers la ville, ou qui ont peur de ce que les gens ils vont penser d'eux ou quoi, ben ils peuvent pas faire ce genre de boulot parce qu'ils vont être tout dégueux et c'est pas la classe.

C : Ah ouais ?

A : Ouais, c'est bête, je suis sûr, c'est pour ça que les jeunes ils font pas ça.

Un jeune agriculteur quant à lui, propose une analyse intéressante de ce déclin de l'engagement des jeunes dans l'agriculture, en mettant en cause les migrations importantes pour travailler au CEP :

C : Du coup, toi, tu penses quoi quand les gens disent les jeunes, ils ne se lancent pas dans l'agriculture, ils ont la flemme ?

A : (...) C'est vrai, mais parce que c'est à cause des anciens.

C : Pourquoi ?

A : Ben, faut donner l'exemple. (...) Man, tous nos parents, ils sont allés travailler là-bas pour l'État. Après, ils nous disent, allez au fa'a'apu, ça va oui ! 'Tin ...

C : Ouais, en fait c'est les grands-parents, il y a eu un peu un saut de génération ?

A : Oui, il y a eu un saut, un gros trou là. Cette génération-là, des années, des belles années de Tahiti là. Quand ils ont explosé, ils avaient plein de galettes (argent). Ils se voyaient dans leur bureau

climatisé, avec leur uniforme. Ils avaient tous des prêts bancaires et tout. Mais plus de connexion à la nature. (...) Moi, il n'y a aucun de mes tontons et tout ça qui m'ont amené à l'agriculture. Parce qu'il n'y en a pas un seul qui le fait.

Les mouvements migratoires, de manière générale - avec des personnes qui vont vers la ville ou qui changent d'île voir de pays- peut créer une rupture dans la transmission : "Aujourd'hui, les jeunes générations de polynésiens se trouvent dans les agglomérations urbaines de Papeete-Faaa. Ces jeunes n'ont pas terminé leur scolarité, n'ont pas une bonne maîtrise ni de la langue maori, ni de la langue française (...) en plus, ils n'ont pas acquis les techniques traditionnelles de la pêche ou du travail de la terre." (de Vries & Seur, 1997, p15). Ainsi, la transmission et la circulation des savoirs agricoles sont traversés par des barrières structurelles, tel que la langue, avec des jeunes générations qui ne parlent plus le tahitien : "*Mon grand-père, il te donnait pas un mot de français. Il ne parlait pas un mot de français. Il ne parlait que du tahitien. Du coup, il y avait quand même cette difficulté dans la langue avec lui. Il y avait plein de mots qu'il employait là. Je connaissais pas ces mots.*"

On m'a également rapporté une différence de traitement selon le genre, dès l'enfance. Une agricultrice explique que la transmission ne se faisait qu'aux garçons, car à l'époque de ses parents : "*On n'imagine pas les filles dans le fa'a'apu. Aujourd'hui il y a des femmes, ça a évolué*". La pêche semble en revanche encore réservée aux hommes dans les récits que j'ai obtenu : ce sont les hommes qui partent en mer, qui ont appris à pêcher avec leur famille, qui apprennent à pêcher à leur entourage, bien que j'aie pu observer deux cas de femmes qui pratiquent la pêche. Des phénomènes de rétention et refus de transmettre volontaire sont également observés : "Des anciens (...) avaient en leur possession des écrits (dit *Putu tupuna*⁴⁰) retraçant l'histoire de leur famille et de leur terre. Ils ont préféré se faire enterrer avec ces manuscrits et donc assurer leur perte plutôt que de les transmettre à des rejetons qu'ils en jugeaient indignes. L'existence voire la présence d'émetteurs et de récepteurs ne suffit pas donc forcément à la transmission⁴¹. Nullement automatique, elle implique une interaction dont l'entente et la confiance sont des composantes majeures." (Dorbe-Larcade, 2021, p.6). Un institutionnel d'une trentaine d'années m'a également raconté des histoires familiales dans lesquelles certaines personnes mourraient sans avoir transmis leurs savoirs, faute d'avoir trouvé une personne "digne de confiance" ou par peur que ces savoirs soient spoliés. Ainsi, la transmission n'est pas automatique et repose, en partie, sur une relation de confiance entre la personne qui transmet et la personne qui reçoit ce savoir. Pour un même savoir, selon la personne qui le transmet, il peut ou non être pris en compte par la personne qui le reçoit. Un agent de la CAPL

⁴⁰ Avec *puta* qui veut dire livre et *tupuna* qui veut dire ancien en langue tahitienne, soit littéralement *livre des anciens*.

⁴¹ D.Berliner, "Anthropologie et transmission" p13-16

raconte le choix d'un vieil agriculteur d'arrêter les pesticides⁴² après en avoir utilisé quasiment toute sa vie : *"C'est son fils qui est à la DAG qui lui en a parlé. Il a arrêté pour sa santé. Pourtant, c'est difficile de changer les mentalités des papis. Si ça vient de la famille et surtout des enfants, c'est possible. Moi si je leur dis (en tant qu'agent de la CAPL) ça ne marchera pas : l'agriculteur me dira que ça fait des années qu'il fait comme ça"*

Dorbe-Larcade ajoute que : *"il ne peut y avoir réellement transmission de la part d'un détenteur de la tradition sans acceptation du contenu et adhésion de la part des récepteurs de cette tradition⁴³. C'est bien leur ultime critère de validité."* Cependant cette confiance a aussi ses limites. Un agriculteur me raconte que certaines personnes ne vont pas chercher, ou vérifier les informations qu'on leur donne, ce qui peut avoir, selon le contexte, des conséquences plus ou moins graves. Ici, il parle d'un membre de la famille qui est parti se renseigner en ville pour régler un problème de terrain indivis : *"En fait, ils font confiance à la personne qu'ils ont désigné de la famille pour aller chercher ça. Et après, cette personne, elle dit pas vraiment vraiment tout."*

Des tensions existent également entre les différents systèmes de savoirs. Un agriculteur a voulu mettre en place des techniques d'agroforesterie sur son exploitation mais ses employés sont réticents, car ce n'est pas "classique", "pas dans leurs habitudes". Un ami agriculteur avec lequel il travaille, qui a reçu un apprentissage différent (agriculture conventionnelle), ne veut pas mettre ces techniques en place, car "il a appris autrement". Ainsi, ces tensions peuvent créer une résistance au changement et à l'innovation. Un agriculteur dans la cinquantaine témoigne quant à lui d'un phénomène de tension entre savoirs agricoles et savoirs "scientifiques" : *"Les échanges avec les autres agris, c'est pareil. J'impose rien, je laisse la liberté de choisir. Mais par contre, dès que c'est un ingénieur (qui parle), on va se dire allez, on l'écoute, on se dit il sait mieux que moi "*. Cela peut mener à des phénomènes de dévalorisation des savoirs traditionnels, comme observé par un agriculteur dans la trentaine. Il explique l'importance de produire et de consommer des produits locaux, et de se reconnecter aux pratiques anciennes : *"Si c'est les cultures d'ici de chez nous, c'est pas importé. Hein, c'est nos valeurs, c'est nos cultures, c'est... Voilà, c'est nous, c'est notre identité. Ça a été oublié, voilà. Maintenant, nous, on dirait, on est des Tahitiens, mangeurs de steaks frites. On n'a plus notre identité on n'a plus... Voilà, on n'est plus vraiment des polynésiens, c'est comme ça. C'est parce que ces pratiques, elles ont été, hein, mis de côté, dévalorisées, tu sais. Mais il faut les remettre à jour."* Serdeczny, docteur en histoire, souligne l'importance de conserver cet héritage

⁴² Pesticide : insecticides, fongicides, herbicides, parasitocides

⁴³ D. Berliner, « Anthropologie et transmission », p. 13-14 ; E. Hobsbawm, T. Ranger (dir.), *The invention of tradition*, p. 119 ; A. Babadzan, « L'invention des traditions et le nationalisme ».

culturel - qui permet de renforcer la résilience et la cohésion sociale - dont les pertes sont particulièrement préoccupantes (Serdeczny et al, 2018).

Les politiques tentent de soutenir le développement agricole local et de répondre aux diverses problématiques rencontrées par les agriculteurs (notamment le désengagement dans les activités agricoles), mais cela est loin d'être suffisant voir efficace, selon les nombreux témoignages d'agriculteurs rencontrés sur place. En évoquant le futur de l'agriculture pour le fenua, cet agriculteur quarantenaire partage que : *« Actuellement, on a un président (...) il avait demandé qu'il y ait plus d'agriculteurs. De jeunes agriculteurs. (...) Il n'a pas fait ce qu'il a dit. Il n'a pas donné des terrains. Il n'a pas donné des aides pour les agriculteurs qui veulent se lancer. C'est ça, il a pas tenu parole. Et c'est ce qui est dommage. Il n'a pas poussé en vrai les jeunes. Enfin nous, les jeunes. Ceux qui veulent réellement se lancer. C'est peut-être pour ça que les jeunes aujourd'hui, ceux qui veulent vraiment faire leur exploitation, ils ne font pas. (...) Et peut-être dans 10 ans, il y aurait moins d'agriculteurs. (...) Il y a plus de gens qui vont partir que de gens qui vont entrer... »*. Ce problème d'accès à la terre à été abordé dans chacun de mes entretiens, montrant son omniprésence dans les problématiques agricoles. Ce qu'on peut qualifier de problème d'accès à la terre inclus : un nombre restreint de terrains disponibles ou mis à disposition, le manque de route et d'accès, l'exploitabilité du terrain (en pente, pollué), le manque de moyens financier pour acheter ou louer, et enfin le problème des terrains en indivision. Bien que certains arrivent à se mettre d'accord pour l'exploitation en commun d'un terrain, la majorité des terrains indivi sont la source de conflits qui mènent à l'inutilisation du terrain. Cela à des conséquences directes et empêchent les jeunes agriculteurs de se lancer (par exemple, un jeune en BTS au lycée agricole raconte que sur les 18 personnes dans sa classe, seules 3 se sont lancées dans l'agriculture, notamment faute d'accès à un terrain) ou à certains agriculteurs de faire perdurer leur activité (par exemple un agriculteur avait besoin de diversifier ses cultures mais le terrain d'en face est en indivision). Un agriculteur explique que l'inaccessibilité au terrain en face de chez lui l'empêche de pouvoir s'adapter à l'augmentation de l'intensité des pluies, car il voulait s'en servir pour évacuer l'eau. Un autre agriculteur exprime que l'indivision est au coeur du sujet agricole, mais qu'il y'a *“beaucoup d'incompréhension et pas d'information”*.

II. Les fa'a'apu comme espaces d'expérimentation et d'adaptation face aux défis climatiques

Ainsi, après avoir étudié la nature et la dynamique des savoirs et pratiques agricoles, ainsi que les obstacles pouvant nuire à leur pérennité, cette partie examine comment ces savoirs et pratiques sont mobilisés pour faire face aux effets du changement climatique. Elle interroge ainsi le rôle effectif des fa'a'apu dans les processus d'adaptation au niveau local, voir territorial.

2.1. Les perceptions du changement climatique à l'échelle des fa'a'apu : entre ressentis et observations

Comprendre comment les agriculteurs perçoivent et vivent les changements environnementaux permet d'identifier les vulnérabilités au plus près des réalités vécues dans les fa'a'apu, et ainsi de mieux comprendre comment elles peuvent être prises en compte et atténuées. En analysant le vocabulaire employé lors des entretiens, on remarque que le mot changement climatique a été explicitement évoqué à deux reprises seulement. Les personnes enquêtées vont plutôt parler de "changement", de "différence", de "variation", d'"irrégularité", de "période", "de décalage". Les phrases employées pour décrire les changements climatiques observés décrivent la quantité et d'intensité ("trop", "très", "peu", "fort", "pas assez", "beaucoup", "autant") ou comparent la situation à une situation précédente connue ("plus", "moins", "avant", "après", "depuis" "normalement", "d'habitude") sans nécessairement évoquer l'impact de ces changements dans un futur proche ou lointain (ancrage dans le présent).

Les agriculteurs ont tendance à ramener les conséquences du changement climatique à des situations concrètes, vécues, ressenties. Certaines personnes vont parler d'observations directes faite sur leur champ pour qualifier le changement climatique, que ce soit par le toucher ou le visuel. Par exemple, la terre et les graines qui craquèlent face à la sécheresse, le sol qui se ramollit face à une trop forte pluie, les feuilles qui noircissent face à la chaleur, les fleurs qui n'apparaissent pas, ou encore la disparition de certains phénomènes naturels, tel que le hupe (la rosé) : *"Le matin, il n'y a plus de hupe. Et tu vois le hupe, c'est là toute la différence."* raconte un jeune agriculteur. L'observation la plus fréquente est la perte des récoltes en raison de fortes pluies, allant de la perte d'une partie de la parcelle à la destruction totale du fa'a'apu. En effet, dans l'analyse des verbatims, on observe la récurrence des événements liés à la pluie, presque deux fois plus que ceux liés à la chaleur, puis dans une moindre mesure au froid. Cette augmentation des épisodes de pluie a même mené à l'abandon d'activités agricoles, comme le relate ce couple d'agriculteurs : *"Il y a beaucoup qui ont abandonnés le fa'a'apu à cause de l'inondation. (...) À Teahupoo, des grands agriculteurs, ils ont abandonné. (...) la pluie, elle détruit tout ce qu'il y a."* De fortes chaleurs sont aussi responsables de l'endommagement de cultures, mais à une fréquence moindre. Il est intéressant de noter que, face à de fortes pluies ou de fortes sécheresses, les agriculteurs remarquent que les cultures vivrières et les arbres fruitiers résistent mieux à la perte que les cultures maraîchères. De manière générale, les participants évoquent des changements dans la durée, l'irrégularité et l'intensité des périodes de pluies et de chaleur : *"Maintenant que je suis dans l'agriculture, je me rends compte qu'il y a de vrais gros problèmes avec le temps, que ta culture dépend vraiment du temps qu'il fait. Et vu que j'ai l'impression que c'est un peu plus aléatoire qu'avant, ça risque d'être plus compliqué."*

Selon les témoignages et les données météorologiques, le climat observé à l'année est découpé en deux phases : une période⁴⁴ chaude et pluvieuse (janvier-août) et une période sèche et fraîche (septembre-décembre). Certains disent que la saison pluvieuse commence plus tôt, dure plus longtemps et connaît des épisodes plus intenses qu'avant. La période pluvieuse serait également plus froide. De même concernant les périodes sèches, celles-ci connaissent des épisodes très intenses (en température et en durée), provoquant la brûlure de certaines cultures et un assèchement des sols. L'irrégularité est également souvent évoquée, à l'instar de cette agricultrice qui explique que maintenant, tout peut basculer en une semaine avec des périodes de "très chaud" et des périodes de "très froid" ou "de grosses pluies", tandis qu'avant il y avait quelques mois de chaleurs, quelques mois de pluie mais globalement un temps propice à l'agriculture. Ces changements plus fréquents de température participent également à la prolifération de nuisibles (maladies et insectes), pouvant dans certains cas déboucher sur une augmentation des doses de pesticides. Des épisodes de vents violents ont été observés, détruisant quelques cultures mais cela reste un phénomène rare, tout comme les événements climatiques extrêmes. Les cyclones ont été évoqué par deux personnes sous des angles différents : la perte de l'intégralité d'un champ de plusieurs hectares et l'arrivée de maladies avec des graines contaminées.

Certaines personnes vont évoquer le changement climatique à travers des ressentis corporels, comme la forte chaleur "qui tape, qui brûle" et qui a changé leur manière d'aller au champ "on peut plus travailler la journée comme avant", ou qui a impacté leur sommeil "les nuits ne sont plus fraîches comme avant, on a plus d'air". Certains enquêtés vont faire référence à des discours entendus venant de leurs proches ou des médias (infos, télévisions, réseaux sociaux) "on nous dit qu'il fait de plus en plus chaud", "ils en parlent tout le temps à la télé", sans avoir eux-même perçu des changements. Ce phénomène a également été observé lors d'enquêtes sur les représentations du changement climatique à Fidji (Janif et al, 2016 ; Lata et Nunn, 2016), où les participants ont entendu parler du changement climatique mais ne nomment pas d'impact local spécifique, où ne le perçoivent pas comme un phénomène faisant partie de leur vie quotidienne. Une minorité de personnes ont dit ne pas observer de changement climatique, ou ne pas le ressentir. Enfin, bien qu'il soit perçu, tous ne qualifient pas le changement climatique comme négatif mais plutôt comme un événement qui doit arriver malgré eux sans que cela soit anxiogène ou source de risque : "c'est comme ça", "on peut rien y faire", "Tu t'en fous de la pluie, du soleil. T'acceptes le mauvais climat. T'acceptes ce qu'il te donne.", voir le perçoivent comme un événement positif : "ça m'arrange" (témoignage d'un agriculteur dont les cultures nécessitent beaucoup d'eau, en parlant de l'augmentation des épisodes pluvieux).

⁴⁴ Je parle volontairement de périodes et non de saison. Les agriculteurs évoquent plutôt des périodes que des saisons.

Qu'en est-il des prévisions climatiques, de "regarder la météo" ? Le rapport des agriculteurs à la météo et aux prévisions climatiques est hétérogène, et dépend de plusieurs facteurs. Certaines personnes disent la regarder tous les jours, voir se basent dessus pour se préparer à un éventuel événement climatique. Le fait de regarder la météo peut être fortement corrélé au type de culture pratiqué, à l'instar de cette agricultrice en horticulture qui explique caler son planning sur la météo pour pouvoir anticiper les variations. En revanche, le fait de regarder la météo ne veut pas dire en faire usage. Un grand nombre m'a rapporté regarder la météo à la télé le soir, ou sur leur téléphone, sans forcément agir selon l'information reçue. Les raisons évoquées sont le manque de fiabilité des données, ou le fait de ne pas pouvoir agir sur l'information météo (pas de méthode d'adaptation mise en place ou connue). Ces mêmes raisons mènent des agriculteurs à ne jamais consulter les prévisions météo. Ils évoquent être "démoralisé" s'ils regardent la météo, faire "au jour le jour", ou, dans certains cas, ils mettent en place des solutions qui leur permettent de ne pas à avoir à se soucier de la météo, comme une serre. Enfin, certains utilisent des indications météo, mais pas à travers les canaux de prévisions météo à la télé ou en ligne. Ils savent lire et prédire la météo par eux même, dans la nature, à travers différentes techniques et observations : *"Globalement, le Tahitien il est lié à la nature. (...) Il regarde par la nature"* ; *"Moi, je prends plutôt le conseil des aînés. (...) Chez nous, dans ce quartier, moi je regarde la montagne"*, ou alors ils regardent au jour le jour le temps qu'il fait en se rendant directement au fa'a'apu.

2.2. Émergence d'adaptations dans les fa'a'apu face aux contraintes climatiques

Les perceptions locales du changement climatique influencent directement les pratiques d'adaptation mises en œuvre dans les fa'a'apu, qu'il est désormais nécessaire d'analyser.

A) La mobilisation de savoirs et pratiques traditionnelles reste très présente dans les fa'a'apu.

Un des éléments incontournables dans le fa'a'apu est le tarena (le calendrier lunaire polynésien). Issue de pratiques anciennes, il reste encore aujourd'hui une référence pour beaucoup, et est utilisé pour planifier les plantations dans le fa'a'apu. Certains l'utilisent exclusivement pour le vivrier, d'autres le maraîcher, voir le combinent à d'autres types de calendrier (notamment des calendriers saisonniers). Il s'utilise en regardant les périodes de pleine lune, de nouvelle lune ou certains quartiers de lune, auquel on va associer certaines plantations (taro, légumes feuilles). Le tarena est omniprésent, diffusé à la télé tous les soirs, inclus dans les calendriers distribués gratuitement sur le territoire (exemple ci-dessous), et mentionné régulièrement lorsque l'on aborde l'agriculture en général.



Figure 5 : Calendrier de la pharmacie avec en bas à droite, les différents cycles de la lune (Chloé Delbove, 2025)

En revanche, certains disent ne pas l'utiliser, car ils n'y "croient" pas : *"Non, non, non. C'est n'importe quoi ça ! Non ! (...) Il y a une saison à planter, une saison !"* ou alors le trouve trop contraignant : *"En fait, tu vois, le tarena, si tu te mets à consulter le tarena avant de faire tes semis et tout ça, il suffit que le jour où tu devais le faire, tu as une urgence, tu ne fais pas tes semis, quoi."* Certains anciens sont obligés de changer leurs pratiques du tarena face au changement climatique, quand bien même ils ont transmis et utilisé ces techniques traditionnelles toute leur vie. Un jeune agriculteur du quartier raconte que : *"Le papy à côté, il fait du Taro, il ne regarde pas la Lune, il dit que ça a trop changé, qu'il faut planter tous les jours et ne pas attendre pour cueillir."* Un autre exemple d'utilisation de savoirs anciens et locaux sont les connaissances botaniques, transmises par les grands-parents et les parents : associations de plantes, médicaments naturels, répulsifs naturels, amendement du sol etc. Un agriculteur d'une cinquantaine d'années explique que tout est déjà là, autour de nous : il suffit d'apprendre à connaître et utiliser les plantes pour se passer, notamment, des produits chimiques. Les savoirs et pratiques traditionnels font parfois l'objet d'améliorations et d'évolutions. Par exemple, la CAPL s'est mise à développer un tarena, publié chaque mois sur son site internet. Quelques agriculteurs disent le consulter régulièrement :

C : Tu la regardes tous les mois alors ? (Le tarena de la CAPL)

A : Oui, si je veux planter du vivrier, mais ce n'est pas pareil pour les légumes. Les légumes, je plante comme... planter tous les jours.

C : Les légumes, tu les plantes tous les jours ?

A : Enfin, je veux dire, on peut planter tous les jours, on n'a pas besoin de regarder la lune.

Or tarena, on remarque aussi un changement dans les pratiques concernant l'utilisation de produits chimiques, qui, selon les témoignages des agriculteurs, semble être de moins en moins pratiqué voir abandonné : *“Pendant presque 30 ans, ma maman a tellement utilisé d’herbicide qu’après, je me dis que ça suffit. Le sol a... Même si moi... moi je voulais pas encore utiliser de l’herbicide, déjà comme ça tu vois que le sol a quand même morflé quoi avec l’herbicide qu’elle utilisait.”*

B) Une mobilisation de savoirs et techniques plus récentes, voir une combinaison de plusieurs savoirs menant à une hybridation.

On observe une mobilisation grandissante d'internet, des réseaux sociaux et de l'intelligence artificielle (IA). En effet, les agriculteurs m'ont rapporté avoir eu connaissance de certaines techniques grâce aux réseaux sociaux, ce qui les à amené à les tester par la suite. J'ai même eu deux personnes qui ont appris à cultiver exclusivement à travers ces canaux ! Youtube, Facebook, Instagram et Pinterest sont parmi les plus cités. L'utilisation de recherche internet, de pages Facebook (forums) et de l'IA en cas de problèmes sont des solutions mentionnées par les agriculteurs. Par exemple, certains vont coupler leur connaissance du tarena avec l'IA, en demandant directement à l'IA quand sont les prochaines lunes, mais c'est l'agriculteur qui sait comment interpréter ces réponses. De nombreux agriculteurs regardent des tutoriels et vidéos, venant du monde entier (Asie, Afrique notamment), ce qui montre une circulation internationale des techniques grâce à internet. Ces techniques sont par la suite adaptées selon les moyens disponibles et les conditions locales. Une agricultrice dans la trentaine exprime son apprentissage à travers les réseaux sociaux :

C : Mais du coup, comment t'as appris un petit peu, comme ça, à part la formation de la CAPL ?

A : C'est les réseaux sociaux (sourire) (...) Sur le site de la CAPL. Je vais juste regarder parce qu'elle (la fiche technique de la CAPL) ne montre pas comment travailler. Elle montre juste ce qui a déjà été fait. (...) Du coup, je vais voir sur YouTube aussi... Pinterest... oui

C : Tu as des chaînes YouTube un petit peu que tu regardes beaucoup, tu saurais dire, ou juste tu cherches ce dont tu as besoin ?

A : Je cherche ce que j'ai besoin pour...C'est plutôt les Chinois⁴⁵ (...) Ils font le potager chez eux-mêmes. Bah je prends un peu de leur technique, mais fait à ma façon, avec ce que j'ai ici chez moi. (...)

De nouvelles techniques (aquaponie, hydroponie) font également leur entrée sur la scène agricole, mais restent peu répandues (Annexe 4). Elles permettent notamment de pallier le manque de place pour cultiver, ou encore de combiner l'agriculture à une autre activité salariale, comme en témoigne

⁴⁵ Cela s'explique par la forte immigration chinoise en Polynésie Française, venue avec des savoir-faire en maraîchage.

cet agriculteur dans la vingtaine : *“Ils disaient que c’était super rapide, ça prenait deux fois moins de temps qu’en terre. Et tu te salie pas. Tu travailles en hauteur, enfin à hauteur d’homme. Et ça correspond, à petite échelle, ça correspond au temps libre que j’ai dans la semaine.” (En plus de son travail salarié à temps plein)*

Concernant l’amendement, des techniques assez classiques de compostage ont été observées sur une majorité des fa’a’apu. Souvent cela consistait à laisser se décomposer ou à brûler une partie des déchets végétaux. Cependant de nouvelles techniques apparaissent et sont adoptées par les agriculteurs, notamment grâce à la formation de la CAPL. Le “fish”, ou compost de poisson (Annexe 10), est répandu et efficace, à condition de respecter les dosages car le produit est fort. J’ai également vu un lombricompost chez un agriculteur, qui a eu l’idée en regardant une vidéo d’un couple de permaculteurs français sur Youtube.



Figure 6 : Types de composts (de gauche à droite) : déchets végétaux en décomposition, compost de poisson “fish”, lombricompost (Chloé Delbove, 2025)

De même pour les techniques d’ombrages artificielles : de nombreux témoignages évoquent l’usage par leurs grands-parents et leurs parents de feuilles (de cocotier, de palmier) ou de paille pour couvrir et protéger les cultures. Aujourd’hui ces techniques persistent, et de nouvelles apparaissent avec des ombrières (en tissu ou en plastique) avec parfois une protection UV en % qui peut être choisie.

La mécanisation fait aussi partie du paysage, avec en favori les pelle-job (pelleteuse) qui permettent d’aérer la terre facilement et d’aplanir les terrains, mais aussi de plus petits engins comme un désherbeur électrique ou une tarière (pour faire les trous). De manière générale, les agriculteurs évoquent un travail et une pénibilité réduite grâce à la mécanisation, en revanche elle reste assez rare en vu de la taille des exploitations visité ou des moyens financiers de la personne. Cet agriculteur évoque également la mécanisation comme un moyen de donner accès à une alimentation locale et de qualité au plus grand nombre, en gardant les techniques agricoles “traditionnelles” : *“J’ai été formé pour atteindre l’objectif d’autonomie alimentaire sur la Polynésie française (il fait référence au schéma agricole 2021-2030). C’est ça l’objectif, pourquoi on nous a formé, pourquoi on a été payé,*

on nous a aidé. (...) La vie ici, c'est cher. Le coût de la vie du Polynésien est élevé. (...) Et voilà pourquoi moi je veux industrialiser les choses. Pour essayer de pouvoir avoir un impact sur le coût, vraiment. Les Polynésiens que j'invite à manger local. C'est sûr que parler en disant industriel, on dirait qu'on perd l'authentique locale, mais non. Mais non, pas du tout. (...) Je garde... Les parties élémentaires de la culture, sur une culture traditionnelle, c'est-à-dire en plein sol. Je ne vais pas le faire en hors-sol ou je sais pas quoi ou en aquaponie. Je reste en plein sol. (...) Je garde la connexion à la terre. Mais... j'allège quand même ma charge de travail."

D'autres éléments récents, comme l'irrigation micro-gouttes dans les serres, ou encore de nouveaux amendements arrivent sur le marché, bien que rares : *"Si tu veux, là en stage, j'ai appris à utiliser la fiente, comme mon grand-père aussi. Après, ils ont des nouvelles en gris qui sont de la fiente en bille. Du coup, après tu as plus de facilité pour l'épandage."*

C) L'expérimentations, les tests ... et l'innovation ?

La dimension expérimentale est quasi-systématiquement observées au sein des fa'a'apu. Les agriculteurs font des tests, essaient de nouvelles choses et en crée d'autres, menant parfois à des innovations. La majorité des personnes rencontrées proviennent de milieux socio-économiques modestes ce qui influence leur rapport au travail agricole et à l'adaptation. Si la débrouillardise et le "faire soi-même" sont des réponses courantes avec ces contraintes, elles ne suffisent pas à résumer leur posture ! On observe une grande curiosité, une volonté d'apprendre, d'expérimenter et de s'informer. Les agriculteurs sont attentifs aux nombreuses informations qui circulent autour d'eux, qu'ils cherchent activement à comprendre, à tester et à adapter à leur contexte. Par exemple, pour faire face au changement climatique, de nombreux agriculteurs ont essayé de varier leurs cultures :

A : J'ai du chêne vert, chêne rouge, batavia et multifeuille. Mais je prends principalement de la Batavia depuis la saison des pluies.

C : Tu as remarqué que c'était la plus résistante ?

A : C'est ça, c'est la plus résistante aux champignons en fait. Je viens tout juste de reprendre les chênes verts et on va espérer que ça se passe bien.

C : Et quand tu dis que tu veux faire tourner les cultures (...) C'est en avoir de nouvelles ou en faire que certaines à un certain moment ?

A : Voilà, j'aurais aimé faire que de la Batavia, par exemple, pendant les temps de pluie. Pendant la saison des pluies. Et pendant la bonne saison, c'est-à-dire à partir de maintenant jusqu'à, je crois ... septembre. Là, ouais peut être que je ferais tourner ...je vais varier un peu ce que je fournis à mes clients. Donc du chêne rouge, du chêne vert... mais la Batavia, pendant six mois, ce sera que ça.

D'autres ont croisé certaines de leurs cultures : *“Ça, c'est mes propres pieds que j'ai faits avec des pépins. (...) Maintenant, il faut plusieurs variétés d'oranges, certaines ont plus de jus, d'autres sont plus parfumés pour assurer notamment la durabilité, l'hybridation, l'évolution, et donc une variété, qui lutte notamment contre le changement climatique.”*

Pour éviter d'avoir à dépendre de l'approvisionnement en graine et de leur prix, les agriculteurs font souvent leurs propres semis et expérimentent avec des graines trouvées un peu partout : à partir d'un fruit acheté dans le commerce, avec les graines trouvées près de l'hôpital du quartier ou en bord de route etc. Il faut noter que les semis sont souvent à l'abri ou protégés par des structures construites par les agriculteurs (couverts, mis en hauteur), en raison des fortes pluies, des chaleurs et/ou des nuisibles.



Figure 7: (De gauche à droite) Protection des semis mis en hauteurs et couverts par une bâche, test d'une nouvelle variété de graines récupérée auprès d'un autre agriculteur (Chloé Delbove, 2025)

De nouvelles manières de cultiver sont également en expérimentation. Pour faire face à la sécheresse, certains agriculteurs ont expliqué changer leurs plantations de place (plus à l'ombre, ou planter plus en aval là où l'eau vient plus naturellement). Deux agriculteurs m'ont expliquer planter le taro en ligne, très serré, et non en quinconce comme cela est fait traditionnellement. Ils veulent tester si le rendement (et la qualité) est le même, car planter en ligne permettrait un gain de place considérable : *“Par rapport à la plantation, ma maman, elle a toujours planté en quinconce. Moi, j'ai fait en ligne, en ligne droite, pour voir le résultat, ce que ça va donner. Est-ce que le taro sera toujours... Après moi dans le taro, je ne cherche pas vraiment le niveau de quantité. C'est plutôt la qualité. Il faut que ça reste toujours la même qualité. Après, on verra ce que ça donne. Si déjà comme ça, j'arrive à avoir un meilleur rendement que comme ça, bah je planterai comme ça.* Un autre agriculteur a décidé d'utiliser les méthodes de plantation des rizières pour planter ses taros, afin d'éviter d'avoir à désherber constamment et garantir une irrigation à une culture gourmande en eau.

Des expérimentations ont lieu également dans la catégorie des répulsifs et insecticides. Un jeune agriculteur a testé différentes huiles essentielles combinées au savon noir comme répulsif naturel, jusqu'à trouver le mélange qui fonctionne le mieux. Une autre agricultrice a développé son propre produit bio anti-insecte, à partir de ses recherches et expérimentations sur son fa'a'apu. Son innovation a fait l'objet d'une fiche technique, diffusée par la DAG : *“Du coup, moi j'ai concocté mon propre produit. (...) Parce qu'au début, on disait oui, c'est le beurre de cacahuètes qui va attirer les fourmis machin et tout. Et au début, j'avais fait avec ça, tu vois. Et puis bon, il y a un mec de la DAG qui est passé, qui m'a dit, ah ouais, tu fais avec ça, ça marche ? Je lui ai dit, ouais, ça marche quand même pas mal. Et du coup, il a pris les recettes et tout. Il est allé voir la DAG et la DAG a fait comment te dire ? Fais un truc plus carré, tu vois. Et là, aujourd'hui, ils ont sorti une fiche technique là-dessus.”* Cet exemple concret montre que certaines innovations développées à l'échelle du fa'a'apu peuvent être généralisées et circuler à plus grande échelle.

Certaines expérimentations mènent à l'instauration de pratiques durables dans les fa'a'apu, à l'instar de cette agricultrice qui, face aux pluies, a testé différentes méthodes pour limiter les dégâts sur son fa'a'apu. Tout d'abord, elle récupère gratuitement du sable auprès de la mairie (après des travaux sur la route lorsque le camion passe devant chez elle) et une fois la forte pluie passée, elle répand le sable sur l'entièreté de son terrain pour drainer l'excédent d'eau. Ensuite, elle met des briques autour de ses plantations (cf photo) pour éviter que ses cultures s'effondrent. Elle a testé plusieurs techniques (bois, plastique) mais cela reste la plus efficace à ce jour.



Figure 8 : Exemple d'une adaptation face aux fortes pluies (Chloé Delbove, 2025)

Les expérimentations ne fonctionnent pas systématiquement : les insecticides naturels ne sont pas toujours efficaces ou créent une “résistance” menant à devoir augmenter les doses ou changer et tester de nouvelles techniques. Un autre agriculteur rapporte avoir testé une construction à base de CD sous sa serre pour faire fuir les oiseaux qui mangent sa salade, mais reste mitigé quant à l'efficacité de ce dispositif. Un autre agriculteur a planté des cocotiers dans le but de développer son

activité et de stabiliser la route. Cependant, il s'est rendu compte après coup que leur disposition posait un problème d'irrigation : les cocotiers, plantés en hauteur, captent une grande partie de l'eau, ce qui assèche les zones en contrebas.

L'anticipation peut être également interprétée comme une adaptation. Par exemple, à l'annonce d'un événement comme des fortes pluies ou un cyclone, les agriculteurs expliquent rentrer leur matériel, pour éviter des pertes. Cela est cependant contraignant car tout le fa'a'apu ne peut être mobile et des pertes auront lieu quoi qu'il arrive. Le paillage également est abordé comme une méthode préventive à la repousse des mauvaises herbes, et comme une technique permettant de garder l'humidité et de nourrir le sol. Il est souvent pratiqué avec le matériel trouvé dans le fa'a'apu (feuille de bananier, palme de cocotier, bourre de coco), hors du fa'a'apu (cartons, bâche en plastique⁴⁶), ou un mix de plusieurs méthodes.

D'autres contraintes, non liées au changement climatique, sont observées : comme mentionné plus tôt, des contraintes économiques existent (prix des graines, prix du terreau, achat de matériel) ou encore logistique (accès aux terres). Face à cela, les agriculteurs s'adaptent en faisant par eux-même, en mobilisant le réseau informel de solidarité qui existe autour d'eux (famille, amis, voisins, agriculteurs) et/ou font recours à l'aide de diverses structures (ADIE, DAG, CAPL, SEFI). Il est important de souligner que la majorité des agriculteurs ne vivent pas de leur fa'a'apu. Il fournit une autosuffisance partielle (alimentaire et économique) ainsi le recours à la polyactivité est omniprésent. Beaucoup ont une autre activité rémunératrice (ménage, service, BTP, artisanat), certains pratiquent la pêche (ou une personne dans leur entourage qui leur ramène du poisson), et très rarement la chasse.

2.3. Potentiels et limites des adaptations agricoles locales dans une perspective de résilience à l'échelle territoriale

Les adaptations observées, bien que fréquemment efficaces, rencontrent des limites qu'il faut interroger pour mesurer leur contribution réelle et potentielle dans la résilience plus globale du territoire face aux crises climatiques. Que peut-on retenir ? Comment s'en inspirer ?

Les savoirs et pratiques agricoles sont ancrées localement et ne permettent pas toujours de pouvoir les dupliquer à l'identique, ou à plus grande échelle. En revanche, ces adaptations, documentées, peuvent nourrir et donner des clés aux politiques publiques pour développer des actions pertinentes et durables, en étudiant les spécificités du territoire dans son ensemble. La documentation de ces

⁴⁶ Il faut noter que les bâches en plastique perdent en popularité : le prix trop élevé (il aurait triplé ces dernières années) et son impact sur le sol, les cultures et la santé sont déplorées (propagation de microplastiques).

adaptations permet aussi de comprendre comment se produisent et circulent les connaissances - partage des pratiques, diffusion des informations, engagement des acteurs- éléments essentiels à la mise en œuvre d'adaptions résilientes.

De manière générale, il est important de créer et encourager des liens entre les différents acteurs du territoire. Plus particulièrement, les rapports étroits entre les différents acteurs (chercheurs, agents des services des collectivités publiques d'échelle locale, provinciale, gouvernementale ou étatique, responsables coutumiers) permettent une réelle diffusion et une mobilisation des résultats de la recherche dans l'élaboration et la mise en œuvre des politiques publiques (Sabinot, 2021). Il est essentiel de favoriser un dialogue direct entre les institutions et les agriculteurs - qui soulèvent que leurs besoins restent incompris par les institutions - comme l'exprime cette agricultrice d'une trentaine d'années : *“Ça aussi, tu vois, tu as un monde entre vraiment ce qui se passe dans les bureaux et ce qui se dit dans les bureaux et ce que tu es vraiment capable de faire sur le terrain.”*; ou encore cet agriculteur dans la cinquantaine, qui reproche au gouvernement de prendre des décisions contre-productive pour atteindre la résilience, et ce de manière très explicite : *“ils sont cons ici, très rigides (...) On veut être autonome alimentaires, mais on empêche l'élevage !”*. Le Schéma directeur Agricole (2021-2030) et la politique agricole (2011-2020) font des propositions pertinentes et ambitieuses, mais fort est de constater qu'un grand nombre de ces mesures ne sont pas mises en place, et ce, des années plus tard. *“La Chambre territoriale des comptes, compétente dans la gestion de la politique agricole en Polynésie française, constate que depuis les années 1990, “les handicaps structurels ont été nombreux” : absence de domaine foncier pour les pratiques agricoles, manque de formation pour les agriculteurs, pas de réelles normes quant à l'utilisation des pesticides, terres en indivision...”* (A.Tchékémian,p.34). La cour des comptes évoque également une instabilité gouvernementale, une absence de coordination et de démarche évaluative qui ont freiné la mise en œuvre et l'atteinte des objectifs du programme agricole du pays. Lorsque les agriculteurs sont interrogés sur leur vision de l'avenir de l'agriculture à Tahiti et sur les leviers d'action possibles, beaucoup reviennent spontanément sur une contrainte jugée centrale et récurrente, qui est l'accès à la terre, comme en témoigne cet agriculteur : *“Il y a beaucoup qui veulent se lancer dans l'agriculture. Il y en a qui font des petits potagers chez eux. (...) Parce que c'est bien de dire ah il faut manger le maa du fenua, il ne faut pas manger ce qui est importé. Après manger le maa du fenua, il faut déjà commencer à planter. Le souci ici, c'est le foncier. Parce qu'il y a beaucoup de terrains qui sont indivis déjà, au niveau privé, des terrains qui sont en indivision, des familles qui se battent pour avoir un bout de terrain. (...) Si t'as pas le foncier, c'est même pas la peine.”* L'accès à la terre est donc un levier d'action prioritaire !

Un autre point important pour assurer la résilience serait d'organiser un suivi durable et une pérennisation des mesures mises en oeuvre, notamment du kit fa'a'apu. En effet, ce dispositif semble avoir été fortement utile et apprécié par les bénéficiaires, avec un faible taux d'abandon. Cela va de même pour les projets (inter)nationaux de formation et d'échanges, comme PROTEGE. Il faudrait également promouvoir les formations agricoles car bien souvent les bénéficiaires disent en avoir pris connaissance "par hasard" ce qui laisse entendre qu'elles sont peu promues, et augmenter le nombre de places.

Conclusion

Ainsi, nous avons montré que l'apprentissage et la transmission se faisaient essentiellement de manière intergénérationnelle et intrafamiliale. La transmission se fait principalement à l'oral, avec un fort recours au visuel. L'apprentissage se fait surtout par l'observation, l'imitation et la répétition des gestes. Cependant, ces dynamiques évoluent continuellement et de nombreuses combinaisons sont possibles, avec une utilisation croissante des outils numériques et une diversité des lieux de passation du savoir par exemple. Ainsi, les savoirs et pratiques agricoles mobilisés dans les fa'a'apu sont le fruit d'une combinaison de processus dynamiques d'apprentissage et de transmission. Ces savoirs et pratiques sont activement mobilisés pour faire face aux effets du changement climatique, en s'ajustant à des contraintes socio-environnementales mouvantes. Les impacts du changement climatique sont d'ores et déjà ressenties par les agriculteurs, avec les fortes pluies qui apparaissent comme l'élément climatique le plus perturbateur. De manière générale, les événements climatiques mettent en péril l'activité agricole de la presqu'île car ils détruisent les cultures et empêchent les agriculteurs de s'adapter, notamment par leur caractère de plus en plus intense et irrégulier. Les différentes stratégies d'adaptation mises en place font appel à des pratiques anciennes, des pratiques émergentes, ou un mélange de plusieurs types de savoirs et pratiques. Ces adaptations multiples et les pratiques résilientes qui en résultent sont issues de la transmission, et des expérimentations faites sur le fa'a'apu par les agriculteurs (menant parfois à des innovations, pouvant être transmises à leur tour). Bien qu'ancrées localement, l'ensemble de ces pratiques adaptatives peuvent potentiellement produire des effets systémiques en contribuant à une résilience élargie du territoire de Tahiti, à condition de lever un certain nombre d'obstacles (foncier, matériel, rupture de la transmission, assurer la relève générationnelle ...). Les fa'a'apu, en tant qu'espaces de transmission, de diffusion et d'expérimentation, doivent constituer une source d'inspiration pour les politiques publiques. S'en inspirer, c'est reconnaître la richesse des savoirs locaux et construire des solutions cohérentes et enracinées dans la réalité des populations.

Des recommandations ont été identifiées pour contribuer à la résilience du territoire, grâce aux entretiens menés (lors des questions d'évocation sur le futur de l'agriculture à Tahiti) et les propositions des agriculteurs lors des ateliers (lors des restitutions scientifiques). Ces recommandations ne doivent cependant pas être comprises comme un plan d'action prêt à l'emploi, mais plutôt comme des pistes de réflexion collectives et comme un matériau brut issu du terrain, qui a ensuite été organisé, filtré et mis en perspective à la lumière des analyses. Elles traduisent la vision et les attentes des acteurs enquêtés, mais leur mise en œuvre impliquerait un travail complémentaire de hiérarchisation et d'adaptation par les institutions, les décideurs publics et la société civile.

➤ Diffuser les savoirs et pratiques adaptatives (identifiées sur le territoire) auprès des agriculteurs de Polynésie française, voire aux agriculteurs des autres territoires du Pacifique. Cela passe par une valorisation des savoirs locaux notamment, idée fréquemment abordée par les agriculteurs qui insistent sur la richesse de ces savoirs et la nécessité de ne pas les « perdre ». Cette diffusion peut passer par les outils numériques (utilisation croissante), la création de visuels (outils facilement appropriables par les divers acteurs) et le soutien de programmes (inter)nationaux permettant la rencontre des différents acteurs (comme le projet PROTEGE). Enfin, les agriculteurs enquêtés pensent qu'il serait judicieux d'augmenter la capacité d'accueil des formations agricoles, car leur nombre apparaît insuffisant face à la demande.

➤ Valoriser l'agriculture locale (notamment vivrière, adaptée au territoire) ce qui permettrait de se détacher en partie de la dépendance à l'extérieur et de soutenir les producteurs locaux. Privilégier l'agriculture bio est un souhait exprimé tout au long de mon terrain par un grand nombre d'agriculteurs, en particulier pour garantir la santé individuelle, collective et future.

➤ Valoriser le métier d'agriculteur tant sur le plan culturel que professionnel, en proposant des politiques publiques permettant le bon développement du secteur, basées sur les réalités vécues par les agriculteurs (notamment pour les jeunes, pour sécuriser l'accès au foncier etc).

➤ Organiser et mobiliser la société civile (sous forme de coopératives, d'ONG...) pour rendre les communautés locales plus visibles, tout en rassemblant une diversité de compétences et de points de vue. La formation de représentants de cette société civile est également nécessaire, afin de diversifier les voix présentes dans les espaces de décision. Les témoignages des agriculteurs montrent que la société civile est peu prise en compte dans l'élaboration des politiques publiques, ce qui se traduit par des politiques en décalage avec leurs besoins et revendications. Ainsi, une organisation de la société civile permettrait de renforcer leur capacité d'influence au niveau

(inter)national et de créer un relais entre les communautés et les politiques (essentiel à la création de politiques publiques adaptées aux besoins des agriculteurs et de la population). Il faut également mobiliser et renforcer les liens entre les acteurs régionaux du Pacifique (Tonga, Fidji, CPS...) dans une logique de co-apprentissage et de coopération.

Par ailleurs, certains terrains mériteraient d'être réalisés afin de creuser des pistes qui ont émergé lors des entretiens, si le temps et le budget le permettent sur d'autres projets. Je pense notamment aux Australes et aux Marquises, territoire d'origine de nombreuses personnes interrogés ainsi que de leurs parents, et dont les pratiques agricoles ont souvent été évoquées et valorisées. De plus, toutes les données produites en Polynésie Française mériteraient d'être mise en perspectives avec les autres territoires du projet et offrent d'autres possibilités d'analyses intéressantes pour la suite. Cette analyse transversale devrait être effectuée par CLIPSSA.

Bibliographie

- ADEME. (2022, mai). *Impact environnemental de l'alimentation en outre-mer – Focus Polynésie française*.
- Altieri, M.A., & Nicholls, C.I. (2020). Agroecology and the emergence of a post COVID-19 agriculture. *Agriculture and Human Values*, 37, 525–526.
- Assemblée nationale. (2023). *Rapport d'information sur l'autonomie alimentaire des outre-mer (n° 1502). Rapport fait au nom de la Délégation aux outre-mer*.
- Bacchet, P., Zysman, T., & Lefèvre, Y. (2006). *Guide des poissons de Tahiti et ses îles*. Tahiti, Polynésie française : Éditions Au Vent des Îles.
- Barjot, D. (2020). Introduction. In D. Barjot (éd.), *Transmission et circulation des savoirs scientifiques et techniques (1-)*. Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques.
- Bateson, G. (1972). *Steps to an ecology of mind: Collected essays in anthropology, psychiatry, evolution, and epistemology*. San Francisco: Chandler Publishing.
- Berkes, F. (2009). Indigenous ways of knowing and the study of environmental change. *Journal of the Royal Society of New Zealand*, 39(4), 151–156.

- Blanchet, G. (1986). *L'économie de la Polynésie française de 1960 à 1980 : Un aperçu de son évolution (Travaux et documents, n° 195)*. Paris : ORSTOM / Institut français de recherche pour le développement en coopération.
- Cochran, P., Huntington, O.H., Pungowiyi, C., et al. (2014). Indigenous frameworks for observing and responding to climate change in Alaska. In: Maldonado, J.K., Colombi, B., & Pandya, R. (eds.), *Climate Change and Indigenous Peoples in the United States: Impacts, Experience and Actions* (pp.49–59). Cham: Springer.
- Dallaire, C., & Jovic, L. (2021, mars). Distinguer savoir et connaissances. *Recherches en soins infirmiers*, 144, 7-9.
- Davis, A., & Wagner, J. (2003). Who Knows? On the Importance of Identifying “Experts” When Researching Local Ecological Knowledge. *Human Ecology*, 31, 463-489.
- de Vries, P., & Seur, H. (1997). *Moruroa et nous : Expériences des Polynésiens au cours des 30 années d'essais nucléaires dans le Pacifique Sud*. Centre de documentation et de recherche sur la paix et les conflits.
- Dorbe-Larcade, V. (2021). Les savoirs perdus de l'ancienne Polynésie. In C. Vassas (éd.), *Les aléas de la transmission (1-)*. Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques. <https://doi.org/10.4000/books.cths.14792>
- Dupon, J.-F., Bonvallot, J., & Vigneron, E. (Eds.). (1993). *Atlas de la Polynésie française*. Paris : ORSTOM.
- Duvat, V.K.E., Magnan, A.K., Goeldner-Gianella, L., Grancher, D., Costa, S., Maquaire, O., Le Cozannet, G., Stahl, L., Volto, N., & Pignon-Mussaud, C. (2022). Internal relocation as a relevant and feasible adaptation strategy in Rangiroa Atoll, French Polynesia.
- Ghahramani, A., Kingwell, R.S., & Maraseni, T.N. (2020). Land use change in Australian mixed crop-livestock systems as a transformative climate change adaptation. *Agricultural Systems*, 180, 102791.
- Henri Hiro. (2020). *la ora te natura*. Extrait traduit dans l'esquisse de thèse de L. Antonino Tihiri. [Document inédit].

- Hiroko Norimatsu & Pascal Cazenave-Tapie. (2017). Techniques d'observation en Sciences humaines et sociales. *52ème Congrès International Société d'Ergonomie de Langue Française*, Toulouse, France, pp. 529–532.
- IEOM. (2021). *Rapport annuel économique de la Polynésie Française 2021*.
- International Monetary Fund, Asia and Pacific Department. (2024). *Climate risks and adaptation*.
- International Monetary Fund, Asia and Pacific Department. (2024). *Federated States of Micronesia: Selected Issues* (IMF Staff Country Reports, 2024/067).
- ISPF. (2015). *Enquête sur le budget des familles*. <https://www.ispf.pf>
- Janif, S.Z., Nunn, P.D., Geraghty, P., Aalbersberg, W., Thomas, F.R., & Camailakeba, M. (2016). Value of Traditional Oral Narratives in Building Climate-Change Resilience: Insights from Rural Communities in Fiji. *Ecology and Society*, 21(2), Article 7. <https://doi.org/10.5751/ES-08100-210207>
- Jean Marie, S., & Sabinot, C. (2025). *Rapport des enjeux liés à l'intégration des savoirs locaux dans les stratégies d'adaptation et des moyens mobilisables pour les valoriser* « LD.3 ».
- Katz, E., & Lazarsfeld, P. F. (1955). *Personal Influence: The Part Played by People in the Flow of Mass Communications*. Free Press.
- Kim, H.E. (2011). Changing climate, changing culture: Adding the climate change dimension to the protection of intangible cultural heritage. *International Journal of Cultural Property*, 18, 259.
- Kimmerer, R.W. (2013). *Braiding Sweetgrass: Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teachings of Plants*. Milkweed Editions.
- Lamaury, Y., Jessin, J., Heinzlef, C., & Serre, D. (2021). Operationalizing Urban Resilience to Floods in Island Territories—Application in Punaauia, French Polynesia.
- Lata, S., & Nunn, P. (2012). Misperceptions of Climate-Change Risk as Barriers to Climate-Change Adaptation: A Case Study from the Rewa Delta, Fiji. *Climate Change*, 110, 169–186.
- Linton, R. (1977). *Le fondement culturel de la personnalité* (Éd. orig. 1945). Paris : Dunod.

- Pacific Community. (2021). *Pacific food systems*. <https://www.spc.int/Pacific-food-systems>
- Pichevin, B. (2013). *Généalogies et histoire de Tahiti et des îles de la Société : De prestigieuses lignées d'arii*. Papeete : Au vent des îles.
- Pinstруп-Andersen, P. (2009). Food security: definition and measurement. *Food Security*, 1, 5–7. <https://doi.org/10.1007/s12571-008-0002-y>
- Post, J.C. (2018). Climate change and cultural heritage in Western Mongolia. *Leonardo*, 51(3), 285–286.
- Sabinot, C. (2008). *Savoirs locaux, usages et gestion de l'espace : l'ethnoécologie des pêcheurs vezo du Sud-Ouest de Madagascar* [Thèse de doctorat, Muséum national d'histoire naturelle].
- Serdeczny, O.M., Bauer, S., & Huq, S. (2018). Non-economic losses from climate change: Opportunities for policy-oriented research. *Climate and Development*, 10(2), 97–101.
- Serra Mallol C. (2010), *Nourritures, abondance et identité : une socio-anthropologie de l'alimentation à Tahiti*. Papeete, Au Vent des Îles
- Tchékémian, A. (2024). *L'agriculture tropicale en milieu insulaire, entre tradition et innovation. Vers une autosuffisance des productions vivrières en Polynésie française*.
- Tiftonell, P. (2020). Assessing resilience and adaptability in agroecological transitions. *Agricultural Systems*, 184, 102862.
- Trudinger, H., Crimp, S., & Friedman, R.S. (2023). Food systems in the face of climate change: Reviewing the state of research in South Pacific Islands.
- Rogers, E.M. (1995). *Diffusion of Innovations*.
- Blanc, J., & Mariani, L. (2022). Dans la texture des relations : savoir et faire, faire et savoir. In L. Mariani, *Le goût des possibles : Enquête sur les ressorts symbolistes d'une crise écologique*. Presses Universitaires de Nanterre.

Annexes

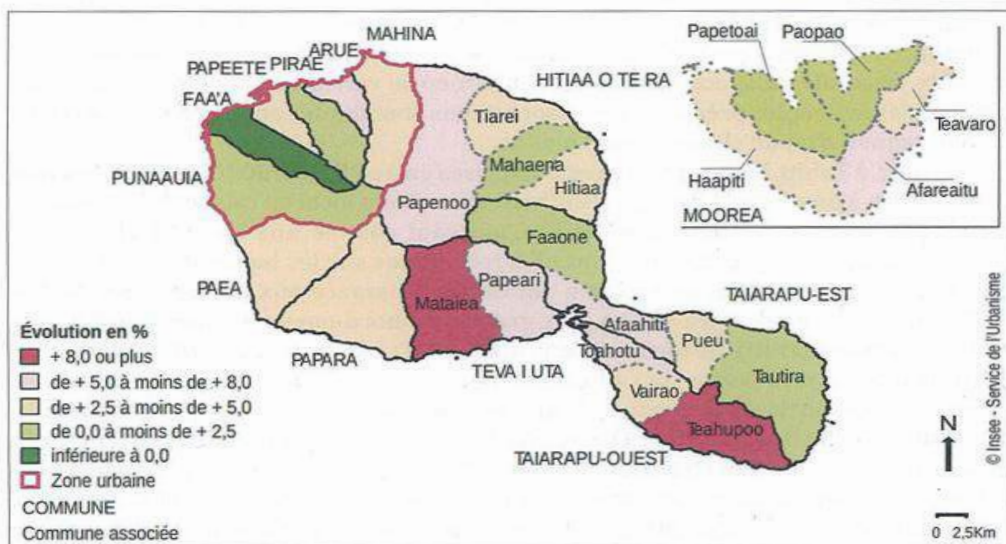
Annexe 1 : Carte représentant l'occupation de l'espace à Tahiti (IEOM, 2021)

Les zones en vert foncé représentent les zones de culture (concentrées sur la commune de Teva-I-Uta, la commune de Papara et la presqu'île). Les zones en orange représentent les zones d'élevage (concentrées sur les plateaux de Taravao).

Figure 15 : Tahiti, une occupation contrastée de l'espace (2021)



Figure 16 : L'évolution de la population de Tahiti et Moorea, entre les recensements de 2012 et 2017



Annexe 2 : Guide d'entretien

GUIDE D'ENTRETIEN

Présentation (pense bête)

> Bonjour, je suis une **étudiante** en Master d'écologie et sciences sociales et j'écris un **mémoire** de recherche sur les pratiques agricoles sur la presqu'île.

> Je suis en stage avec **l'IRD** (préciser) de Nouméa pour un projet de recherche qui s'appelle **CLIPSSA**. L'objectif du projet c'est d'observer les savoirs et pratiques agricoles face au changement climatique dans

le Pacifique (aussi Vanuatu, WF, et la NC) et voir quelles stratégies d'adaptation sont développées. Les résultats du projet vont ensuite être **partagés** aux institutions pour qu'elles mettent en place des politiques publiques agricoles adaptées face aux défis climatiques, et aussi à tous les habitants et habitants pour qu'ils puissent bénéficier aussi de ce partage de savoirs.

> Je tiens à préciser que notre échange va bien sur être **anonyme et confidentiel** dans le projet, c'est seulement l'équipe qui va lire mes notes et les utiliser pour le projet mais ensuite lors de la publication c'est tout anonyme. D'ailleurs je vais vous donner le **site** du projet, pour regarder mon travail et celui des collègues, et il y aura une **restitution** publique l'année prochaine.

Informations

DATE ENTRETIEN :

Nom :	Prénom :
Contact :	
Sexe : Homme ☐ Femme ☐ Niveau de formation le plus élevé : Age / Année de naissance :	Appartenance à une (vie) association et/ou collective/communautaire : Rôle : Autres :
Profession et le nombre d'années d'exercice :	
Lieu de résidence : Lieu de l'exploitation : Taille et type d'exploitation :	

THÉMATIQUES

Histoire de la personne

Histoire de vie :

- D'où venez-vous ? Avez-vous toujours habité ici ?
- Qu'est-ce qui vous a amené à venir ici ?
- Parlez-moi un peu de vous, votre parcours

(éducation, travail, famille, expériences)

Introduction au monde de l'agriculture :

- Comment en êtes-vous venu à pratiquer l'agriculture, qu'est-ce qui vous a poussé à vous lancer dans l'agriculture/ à avoir ce jardin / parcelle agricole, depuis quand pratiquez-vous l'agriculture ?
- Votre famille ou entourage pratique-t-il aussi l'agriculture ?

> demander à faire une **visite** à ce moment-là + penser à faire des **schémas + photos**

Activité agricole

Informations générales sur le terrain (contextualisation) :

- Depuis quand pratiquez-vous l'agriculture à cet endroit (où nous nous trouvons actuellement) ?
- Comment avez-vous obtenu cette terre ? (*héritage, location, achat, occupation*)
- Avez-vous rencontré des difficultés pour obtenir cet espace agricole ? (*administratives, financières, foncières...*)

Production sur l'exploitation (que cultive-ton ?)

- Que cultivez-vous sur ce terrain ? Pouvez-vous me montrer ?
- Pourquoi avoir choisi ces légumes/fruits/agrumes plutôt que d'autres (*donne déjà des indications sur climat, rentabilité, gout de la personne*)

Comment cultive-t-on ? (Comment = pratiques et savoirs, au quotidien...)

- Comment plantez vous ? (*permet d'avoir indications sur techniques : agroforesterie/permaculture/bio/manuel/mécanisé/irrigation/semences/calendrier lunaire*)
- Comment et quand effectuez-vous vos récoltes ?
- Comment prenez vous soin de vos terres au quotidien ?
- Comment avez-vous appris ? (Quelqu'un en particulier ? À l'école ? Par vous même ? Avec une communauté / des voisins / amis / famille ?)
- Avec qui vous occupez vous de cet endroit ? (*seul, famille, amis, voisins, employés...*)

But de cette activité agricole :

- Pourquoi cultivez-vous ? Dans quel but ?

producteur vivrier, commercial, familial, tradition, plaisir, rituel ?

- Pour qui cultivez-vous ?

Eux-mêmes, leurs familles, leurs proches, la vente ?

- Est-ce une activité principale ou secondaire pour vous ?

Rôle de cette activité agricole dans l'alimentation / comment s'alimentent-ils au quotidien (in)dépendamment de cette activité ? / Comportement alimentaire :

- Avez-vous des récoltes régulières (*en termes de quantité, de qualité etc*)
- Ces récoltes suffisent-elles pour vous nourrir ? (*oui, plus mnt, non à cause de...*)
- Avez-vous d'autres pratiques vivrières ?

chasse, pêche, cueillette, élevage, (salarial) (place de la poly-activité dans la sécurité alimentaire et dans cette adaptation)

- Quels achats sont nécessaires pour votre alimentation au quotidien, en plus des récoltes ?
- Est-ce que vous transformez ou conservez vos produits ?

Vulnérabilités

Les difficultés rencontrées / observées / perçues :

- Quels sont les problèmes que vous rencontrez dans votre activité agricole ? (*économique, matériel, humain, géographique, climatique...*)

Pour chaque problème, demander :

- Depuis quand ?
- À quelle fréquence ?
- De quelle manière cela impacte votre activité ?
- Selon-vous qu'est-ce qui en est à l'origine ? (*voir si ils évoquent le cc, ou sous un autre mot, et bien sur autres problèmes que cc => intéressant pr analyse des savoirs car cc savoir situé donc si parle d'autres notions = comprendre d'où vient cette notion*)

- Y'a-t-il des problèmes que vous trouvez plus difficile à gérer que d'autres / qui vous préoccupent plus ?

- qu'est-ce que vous évoque le mot **changement climatique** ? (*état des lieux des savoirs climatiques, scientifiques, entendu parlé ou non, comment, ou étrangers à la notion alors*)

que autres ? Montrent que conscient du cc par les evenements vécus mais ne le nomment pas)

Stratégie(s) d'adaptation

Les réponses mises en place (comment, leur apprentissage et transmission)

- Comment gérez-vous ce problème ?

(choix de nouvelles variétés, gestion de l'eau, diversification des cultures, techniques de protection etc.)

- Depuis quand tu mets cette stratégie en place ?
- Comment ça se passe pour mettre en place cette stratégie/solution ?

(mis en place seul ou collectivement ? Est-ce une solution à mettre en place à chaque fois, et qu'il faut anticiper ? Si besoin d'anticiper, comment le font-ils ? Pourquoi ne pas le mettre en place de manière permanente ?

- Comment tu as eu l'idée (stratégie/solution) ?

(comment ils ont trouvé cette solution (par qui ? Eux-même ? Les autres ? Observation ? Infos ? => Comment as-tu appris à faire ça en fait)

- Est-ce que tu parles de tes pratiques agricoles avec d'autres personnes ? Ou est-ce que d'autres personnes t'en parle ? Qui connaît ces stratégies ? Qui d'autre les utilise ?

> si oui, demander comment, quand, avec qui –savoir si circulation des savoirs + si transmission se fait par ce biais)

> Si non : pourquoi ?

Les freins/contraintes/limites rencontrées + comment les surpasser :

- Tu as rencontré des difficultés à mettre en place - nom solution/pratique - ?
- De quoi tu aurais besoin pour pouvoir mieux mettre en place - nom solution/pratique - ?

(matériel, connaissance, technique, aide physique, aide monétaire, soutien institutionnel, formations, information, du temps ! ...)

Transmission et perceptions des pratiques

- Tu penses que ça serait bien qu'il y ai un partage des connaissances et pratiques agricoles ?
- si pas précisé demander entre qui et qui il le verrait bien ?

- Selon toi comment on pourrait organiser cette transmission/ ce partage des connaissances ?
- Comment tes pratiques, ta façon de faire, ton fa'a'apu est perçu au sein de ta communauté, par les autres agriculteurs, les Tahitiens en général ?

Avenir/ Projection/ Réplicabilité des savoirs / Généralisation potentielle

- Penses-tu que tes pratiques pourraient être étendues sur de plus grosses exploitations ? À l'échelle du territoire ?
- As-tu des attentes pour l'avenir concernant la mise en place des politiques publiques agricoles, l'émergence d'initiatives locales (asso, commu agris) ?

Intégration des savoirs traditionnels/locaux ? Quelles améliorations possibles ? Quels freins ces derniers créent ? savoir si sont investis ds vie politique, associative

- Comment tu imagines l'avenir de l'agriculture à Tahiti / sur la presqu'île ?

Fin d'entretien

=> Demander s'ils ont des attentes à la suite de nos échanges ? Ou bien énoncer clairement l'objectif et l'utilité de ces projets à l'avenir et la restitution envisagée des résultats et la suite institutionnelle potentielle ?

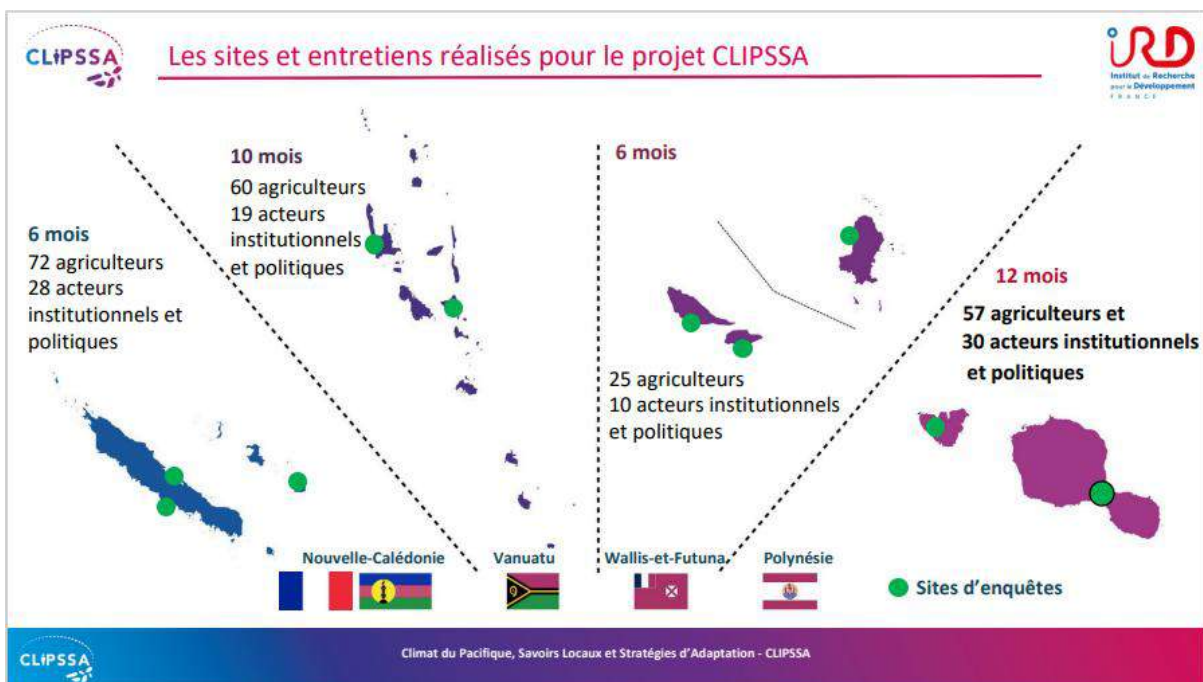
“Le projet CLIPSSA a pour but d’impulser ou consolider des stratégies d’adaptation face au changement climatique, contribuant aux Plans d’adaptation des pays et territoires, et aussi émettre des recommandations.”

=> Demander qui je pourrais aller voir par la suite selon eux (préciser que je cherche des fa'a'apu et des petites exploitations)

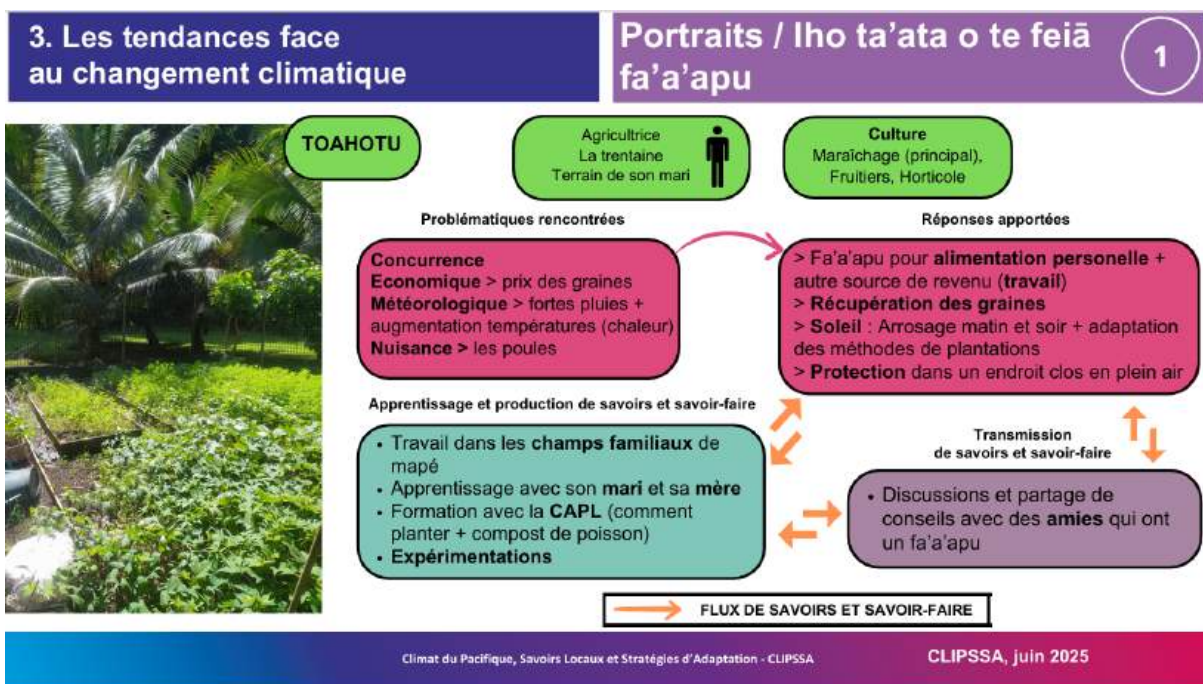
“Qui pensez-vous que je peux aller voir ? Peut-être un voisin, un ami, la famille, qqn vous viens en tête ?”

=> Vérifier que la partie enquêté.e peut être remplie intégralement, sinon poser les questions complémentaires

Annexe 3 : Extrait de ma présentation de résultats auprès des partenaires de CLIPSSA, à Météo-France en Nouvelle-Calédonie, août 2025



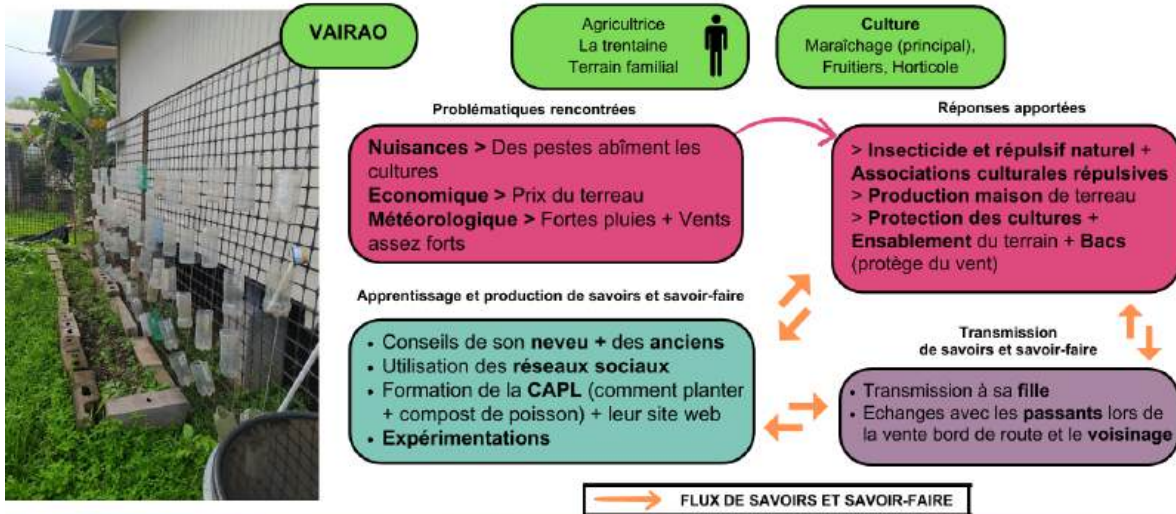
Annexe 4 : Portrait des agricultrices et agriculteurs présentés lors des restitutions et ateliers.



3. Les tendances face au changement climatique

Portraits / Iho ta'ata o te feiā fa'a'apu

2



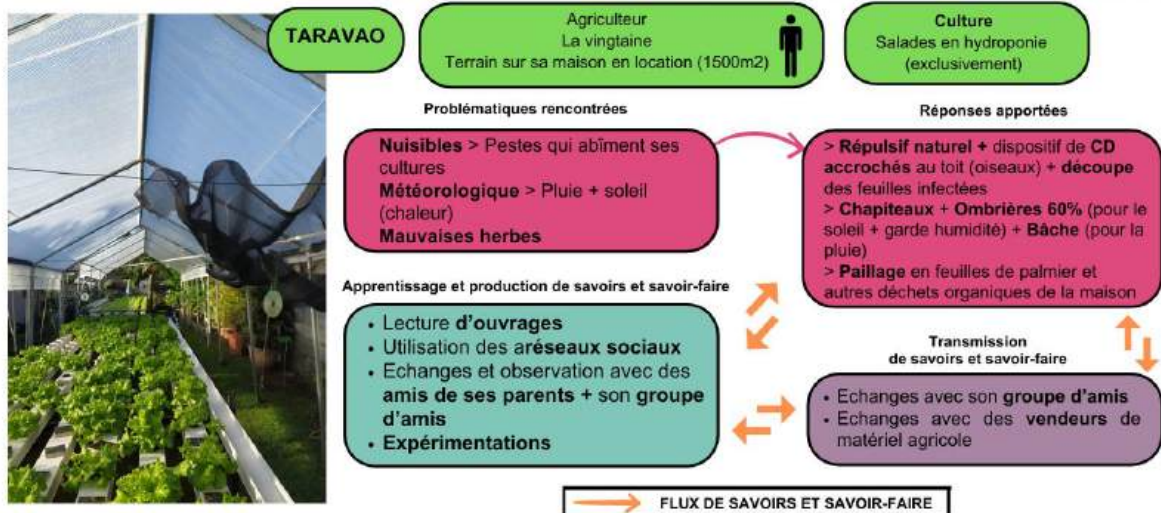
Climat du Pacifique, Savoirs Locaux et Stratégies d'Adaptation - CLIPSSA

CLIPSSA, juin 2025

3. Les tendances face au changement climatique

Portraits / Iho ta'ata o te feiā fa'a'apu

3



Climat du Pacifique, Savoirs Locaux et Stratégies d'Adaptation - CLIPSSA

CLIPSSA, juin 2025

Annexe 5 : Ensemble des thèmes (code categories) et sous-thèmes (codes) utilisés sur RQDA

Thèmes :

Apprentissage et Transmission

Changement Climatique

Eau et Environnement

Economie et Main d'oeuvre

Identité et Parcours

Politique et Institutions

Pratiques Agricoles

Savoirs Locaux

Taro

Sous-thèmes :

AT - Apprentissage - Autre	EM - Economie - rentabilité - Importation - gros exploitants
AT - Apprentissage - extérieur (voisins, amis, passants, vendeurs, clients etc) / étranger	EM - projet de dvpt de l'activité
AT - Apprentissage - famille	IP - Entrée et débuts dans l'agriculture ou l'activité
AT - Apprentissage - formation officielle, école	IP - Famille dans l'agriculture / la production aujourd'hui
AT - Apprentissage - fournisseurs, clients, prestataires divers/vendeurs....	IP - Genre et agriculture
AT - Apprentissage - internet, tv, recherches, lectures	IP - Image/Rôle de l'agriculteur/agriculture/du fa'a'apu
AT - Apprentissage - observation	IP - Patrimoine, territoire, identité
AT - Apprentissage - ouvrier agricole	IP - Typologie d'agriculture
AT - Apprentissage - par asso (BF, EPIC, GDSA)	PA - Elevage (porcs, cochons, poules...)
AT - Apprentissage - par expérimentation / tests / pratique ?	Pa - Maraîchage - autre
AT - Apprentissage - par le kit fa'a'apu (CAPL)	PA - Maraîchage - Calendrier lunaire (Tarena)
AT - Apprentissage - Reproduction/mimétisme	PA - Maraîchage - engrais, amendements - (compost, fiente...) + désherbage
AT - CIRCULATION - Lieu d'échange	PA - Maraîchage - irrigation / arrosage / usage de l'eau
AT - Jeunes et l'agriculture	PA - Maraîchage - Maladies/ravageurs/insectes/ pesticides
AT - TRANSMETTRE et partager ses pratiques	PA - Maraîchage - mécanisation
CC - Cyclones et phénomènes météo extremes	PA - Maraîchage - ombrière
CC - Chaleur	PA - Maraîchage - productions
CC - Cout d'investissement	PA - Maraîchage - récolte
CC - Différence entre localisations	PA - Maraîchage - rotations et jachères
CC - Froid	PA - Maraîchage - Semences / graines
CC - Impacts environnementaux de l'Homme	PA - Maraîchage - semis et plantation
CC - Météo - outils prévision, TV, téléphone, indicateurs	PA - Maraîchage - serre
CC - Pluies	PA - Maraîchage - Transformations
CC - Relation homme-nature, Ecologie, respect de l'environnement	PA - Maraîchage - travail du sol
CC - Ressentis, observations, avis	PA - Pluriactivité - diversification (pêche, chasse, travail, vente) + AUTRES COMPETENCES
CC - Sécheresse	PA - TERRAIN - particularités (cf memo)
CC - Vent	PI - AVENIR de l'agriculture à Tahiti (projections)
EE - Hydrologie - Gestion eau	PI - Foncier - accès / statut / indivision
EM - Charge de travail - organisation - main d'oeuvre	PI - Relations instances, institutions du pays

PI - AVENIR de l'agriculture à Tahiti (projections)
 PI - Foncier - accès / statut / indivision
 PI - Relations instances, institutions du pays
 PI - Souveraineté alimentaire / Usage fa'a'apu dans conso perso (autocons)
 SL - Adaptation - Difficultés, changements souhaités, solutions proposées
 SL - Adaptation - diminution usage intrants
 SL - Adaptation - diverses
 SL - Adaptation - face à la sécheresse / la chaleur
 SL - Adaptation - face aux pluies
 SL - Adaptation - face aux vents
 SL - Adaptation - paillage
 SL - Adaptation pratique - mécanisation
 SL - Adaptation pratique - tuteurs
 SL - Adaptations - Expérimentations, tests
 SL - Adaptations - Variation des cultures
 SL - Pratiques inadaptées, "échecs"
 TA - coûts main d'oeuvre
 TA - consommation et demande
 TA - culture
 TA - engrais et pesticides
 TA - Impact tarodière sur environnement
 TA - irrigation
 TA - mécanisation
 TA - ravageurs et maladies
 TA - récolte (indicateur, date, etc.)
 TA - rejets / pépinière
 TA - surface nécessaire
 TA - transformation
 TA - variétés et gout

Annexe 6 : Définitions - équipe CLIPSSA

Définitions sur lesquels l'équipe s'est mise d'accord avant mon arrivée au sein du projet (ces définitions ne sont pas finalisées et vont être remaniées), capture d'écran sur le logiciel en ligne Miro (4 août 2025)

Rappel des principaux concepts mobilisés par le projet CLIPSSA :

- **Aléas** : événements « extrêmes » atmosphériques (canicules, événements de pluie extrême, vent violent ex. cyclones, sécheresse inhabituelle, etc.).
- **Enjeux** : Ce qui est en jeu et le plus menacé par les changements, ce que l'on pourrait perdre.
- **Vulnérabilités** : fragilités territoriales et sociales
- **Risques** : Le niveau de risque est déterminé par la confrontation entre les niveaux et la nature des aléas, et les niveaux de vulnérabilités pesant sur les différents enjeux.
- **Réponses d'adaptation** : Actions stratégiques et techniques qui peuvent être planifiées et mises en œuvre pour assurer la résilience des modes de vie des sociétés insulaires.
- **Savoirs locaux** : Tous les types de connaissances locales – savoirs traditionnels transmis culturellement, savoirs expérientiels (issus d'expériences personnelles et collectives), connaissances acquises par l'éducation, la formation et les médias, savoirs institutionnels....

Annexe 7 :

Article du journal Fenua (7 avril 2021), qui présente le programme PROTEGE ayant pour but de promouvoir l'agroécologie avec la mise en place de fermes de démonstration

10 **fenua**

La Dépêche
Mercredi 7 avril 2021

AGRICULTURE - Programme PROTEGE pour la promotion de l'agroécologie

Sept fermes de démonstration sur trois archipels

En 3 points

- Face au changement climatique, le développement économique durable et résilient des PTOM de l'Union européenne au sein du Pacifique s'organise.
- Sept fermes de démonstration en agroécologie de Polynésie française ont ainsi reçu un appui technique et matériel.
- Avec pour but de les aider à aller vers plus d'autonomie tout en respectant les impératifs environnementaux.

Sept entreprises agricoles ont été sélectionnées parmi 25 dossiers.

Les 24 et 25 mars s'est tenue, à Papeete, la première réunion des fermes de démonstration du programme européen PROTEGE, en Polynésie française (voir encadré), en partenariat avec la Communauté du Pacifique. Elle a permis de réunir les responsables de sept entreprises agricoles sélectionnées parmi 25 dossiers. Durant une période de trois ans, ceux-ci recevront un appui pour améliorer leurs systèmes de production. L'objectif est de permettre – grâce au suivi technico-économique de ces fermes de démonstration – de renforcer leur adhésion au modèle agroécologique identifié pour se substituer à une agriculture basée sur la chimie, les intrants de synthèse et la dépendance à des fournisseurs spécialisés internationaux. Cela permettra notamment de mesurer l'effet des évolutions de techniques sur le résultat économique de ces fermes, mais aussi sur l'environnement et sur le volet social de leurs activités.

Autonomie et respect de l'environnement

Il s'agit, dans un premier temps, de permettre à ces hommes et femmes – jeunes et moins jeunes, de tous horizons et archipels – de se familiariser avec les

méthodes (anciennes ou nouvelles) qui seront expérimentées et/ou développées au sein de leurs fermes pour engager de manière concrète la transition agroécologique de la Polynésie française. De nombreux facteurs (environnementaux, sociaux, économiques...) influent en effet à l'infériorité le modèle conventionnel d'agriculture du terroir. Le développement "durable" du Pays, à moyen et long termes, implique en particulier le développement d'une agriculture viable et équilibrée, respectueuse de l'environnement, soucieuse de la santé de ses acteurs, proposant une nourriture saine et en quantité suffisante à la population, et assurant une plus grande autonomie de production. Cette agriculture se révélant plus complexe et parfois plus technique, elle nécessite de réapprendre certaines pratiques (association polyculture/élevage, association de plantes...) et d'en découvrir de nouvelles (une technique de prophylaxie évitant le recours aux insecticides, par exemple...) et surtout de savoir observer les interactions sol/plante/eau/climat... Des réunions annuelles avec

l'équipe "bio" de la Direction de l'Agriculture (DAG), mais aussi avec les autres territoires ultramarins de l'UE concernés par PROTEGE, permettront de débattre des résultats observés. Ces résultats auront vocation à être diffusés par l'intermé-

diaire de fiches techniques ou numériques. Quarante-cinq millions de francs ont été alloués à l'action « fermes de démonstration » pour la fenua, sur trois ans.

De notre correspondant C.J.

Quarante-cinq millions de francs ont été alloués à l'action « fermes de démonstration » pour la fenua, sur trois ans.

Trois archipels concernés

Trois fermes ont été sélectionnées aux îles du Vent : deux à Tahiti (Taravao et Paparai) et une à Raiatea ; deux aux Tuamotu : à Ahe, et à Fakarava (réservée de biosphère) ; deux autres rejoignent aussi ce protocole : aux Marquises : à Hiva Oa et à Ua Huka. Ces fermes sont soit déjà certifiées "bio" (label Bioasifika), soit dans un processus de conversion en bio.

Le suivi technico-économique et matériel proposé a pour objectif de les aider à aller vers plus d'autonomie tout en respectant les impératifs environnementaux ; à optimiser leurs itinéraires techniques ; améliorer leurs sols ; la gestion de l'eau, la protection des cultures ; acquérir plus d'autonomie pour la fertilisation des productions ; ou encore à gagner en autonomie et en technique pour la fabrication de compost...

Leurs représentants seront invités à participer aux formations et aux ateliers régionaux organisés dans le cadre du programme PROTEGE, sur la thématique de l'agroécologie et du développement de l'agriculture biologique.

L'agroécologie, moteur de la transition écologique

Cette appellation un peu sibylline d'"agroécologie" définit un modèle agricole qui suit une philosophie plutôt simple, selon laquelle il est possible de produire mieux tout en étant plus respectueux de l'environnement.

Outre sa dimension plus « naturelle », elle intègre aussi la notion d'autonomie des exploitations. Les objectifs de la transition écologique en Polynésie française sont de rechercher une plus grande autonomie vis-à-vis des intrants importés, une plus grande biodiversité cultivée et fonctionnelle, une meilleure gestion des ressources (eau, sol) et une plus grande résilience face au changement climatique.

Les pratiques agroécologiques entrent aussi des préoccupations économiques, sociales et souvent politiques.

Le programme PROTEGE : un partenariat Europe/Pacifique

Le Projet régional océanique des territoires pour la gestion durable des écosystèmes (PROTEGE) est une initiative qui vise à promouvoir un développement économique durable et résilient face au changement climatique au sein des Pays et territoires d'outre-mer européens du Pacifique (PTOM), en s'appuyant sur la biodiversité et les ressources naturelles renouvelables.

Il intervient en soutien des politiques publiques des quatre PTOM du Pacifique : Nouvelle-Calédonie, Polynésie française, Wallis-et-Futuna et les îles Pitcairn. Le projet est mis en œuvre par la Communauté du Pacifique et le Programme régional océanique de l'environnement (PROO). Organisé dans le cadre du 11^e Fonds européen de développement (FED) régional, il est financé par l'Europe et porté par la CPS (Comité du Pacifique Sud) en partenariat avec la Direction de l'Agriculture, sous l'égide du ministère de l'Economie verte.

Annexe 8 :

Extrait du livre d'Anthony Tchékémian, page 101

Tableau 3 : L'évolution des productions agricoles à Tahiti (1995-2018)

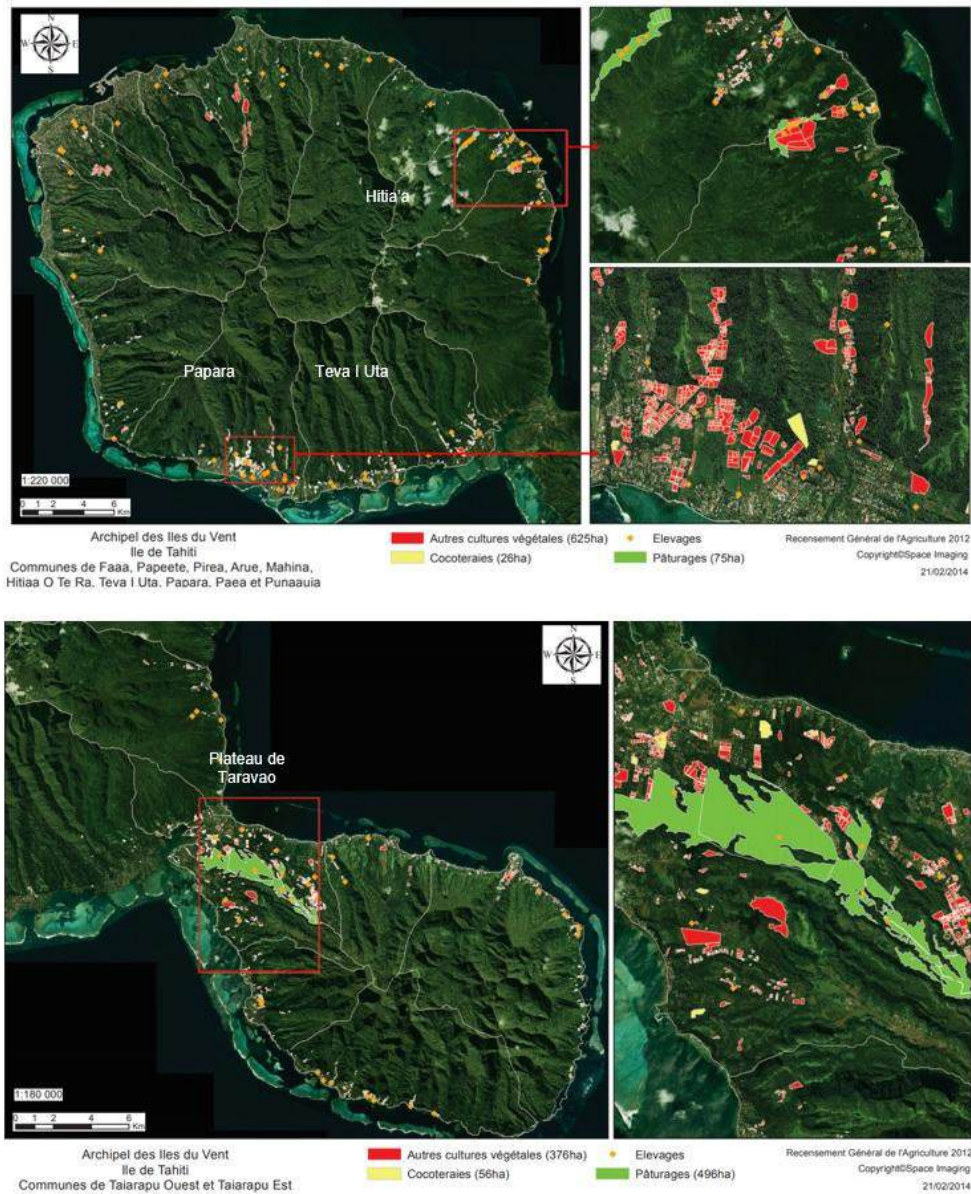
		1995	2012	Evolution 1995-2012 (en %)	Quantité en 2017 (en tonnes)	Quantité en 2018 (en tonnes)	Évolution 2017-2018 (en %)
Cultures	maraîchères	145,31 ha	148,35 ha	2	2 437,10	2 548,10	5
	vivrières	341,45 ha	190,48 ha	-44	166,37	191,15	15
	fruitières	744,36 ha	487,79 ha	-34	1 934,90	1 929,90	0
	florales	177,63 ha	79,34 ha	-55	-	-	-
	aroma- tiques et stimulantes	5,14 ha	30,70 ha	497	224	295	31
Élevages	porcins	20 180 têtes	8 826 têtes	-56	765	776,96	2
	bovins	2 582 têtes	2 017 têtes	-22	119,98	112,08	-7
	avicoles	251 536 têtes (dont 149 468 poules pondeuses)	178 754 têtes (dont 132 100 poules pondeuses)	-29	10,28 t. de poulets de chair 2 439,19 t. d'œufs	6,82 t. de poulets de chair 2 638,02 t. d'œufs	-34 8
	apicoles	827 ruches	1 057 ruches	28	69 t. de miel	106,06 t. de miel	54

Source : RGA 1995, 2012 ; BSA 2017, 2018

Entre 1995 et 2012, à Tahiti, les cheptels diminuent (de plus de moitié pour l'élevage porcin) ; les vaches laitières sont élevées principalement à Tahiti (soit 399 bêtes sur 578 pour l'ensemble de la Polynésie française). Entre 2017 et 2018, la quantité de viande de porc produite est relativement stable (environ 770 tonnes). En 2012, l'île concentre 72 % des poules pondeuses de l'ensemble des archipels, produisant aux alentours de 2 500 œufs entre 2017 et 2018. Soulignons l'essor de l'apiculture où le nombre de ruches qui croît d'environ 30 % et dont la production a doublé entre 2017 et 2018.

Annexe 9 :

Recensement des parcelles agricoles en 2014 sur l'île de Tahiti : les secteurs de Hitia'a Papara, Teva I Uta et Taravao (Tchékémian, p100)



[illegible][illegible]

Résumé – Abstract

Français : Face aux effets du changement climatique, les territoires insulaires du Pacifique, comme la Polynésie française, se trouvent en première ligne. La sécurité alimentaire y devient un enjeu croissant, avec des systèmes agricoles fragilisés par les aléas environnementaux, la pression urbaine et la dépendance aux importations. Ce mémoire s'intéresse particulièrement aux fa'a'apu, jardins traditionnels polynésiens, envisagés non seulement comme espaces de production et de subsistance, mais aussi comme lieux de transmission de savoirs et de pratiques agricoles locaux. L'enquête de terrain, menée sur la presqu'île de Tahiti, interroge la manière dont ces savoirs et pratiques - pluriels dans leur nature - sont transmis, réappropriés, transformés, actualisés et diffusés dans un environnement en mutation. Elle explore aussi le rôle que peuvent jouer ces savoirs et pratiques déployés dans le fa'a'apu dans les stratégies d'adaptation face au changement climatique, tout en questionnant leur capacité à dépasser leur ancrage local pour contribuer à une résilience territoriale plus large.

Mots-clés : changement climatique, agriculture, Polynésie Française, sécurité alimentaire, fa'a'apu, savoirs agricoles, pratiques agricoles, transmission des savoirs, adaptation, résilience territoriale

Anglais : Faced with the effects of climate change, Pacific island territories such as French Polynesia are on the front line. Food security is becoming an increasingly pressing issue, with agricultural systems weakened by environmental uncertainties, urban pressure, and dependence on imports. This thesis focuses in particular on fa'a'apu, traditional Polynesian gardens, which are seen not only as spaces for production and subsistence, but also as places for the transmission of local agricultural knowledge and practices. The field study, conducted on the peninsula of Tahiti, examines how this knowledge and these practices - plural in nature - are transmitted, reappropriated, transformed, updated, and disseminated in a changing environment. It also explores the role that this knowledge and these practices deployed in fa'a'apu can play in strategies for adapting to climate change, while questioning their ability to transcend their local roots and contribute to broader territorial resilience.

Key words: climate change, agriculture, French Polynesia, food security, fa'a'apu, agricultural knowledge, agricultural practices, transmission of knowledge, adaptation, territorial resilience